



# Les principales figures de femmes musulmanes dans Sîrat Baybars

Katia Zakharia

## ► To cite this version:

Katia Zakharia. Les principales figures de femmes musulmanes dans Sîrat Baybars. Langues et Littératures du Monde Arabe, 2003, 4, pp.193-236. hal-01456188

**HAL Id: hal-01456188**

**<https://hal.science/hal-01456188>**

Submitted on 4 Feb 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Les principales figures de femmes musulmanes dans les volumes 1 à 3 de *Sīrat Baybars*

Il n'y a pas *La* femme, article défini pour désigner l'universel.  
Jacques Lacan, *Encore*

PAR  
KATIA ZAKHARIA  
UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2 \*

Dans un roman guerrier né de l'imagination de la société arabo-musulmane classique, plus d'un lecteur pourrait présupposer que le rôle des personnages féminins serait réduit à sa plus simple et caricaturale expression. Or, la lecture des trois premiers volumes imprimés du texte arabe de *Sīrat Baybars*<sup>1</sup> révèle bien au contraire que ces personnages (en eux-mêmes ou par ce qu'en disent les autres) viennent démentir un certain nombre d'idées reçues sur la condition des femmes dans le monde arabo-musulman classique, non pas en dévoilant quelque féminisme imprévu et avant-gardiste, mais en montrant à quel point les éléments en jeu sont complexes, diversifiés, voire contradictoires ; en montrant donc qu'il n'y a pas « *La Femme dans L'Islam* », mais *des* femmes dans leurs relations à *des* hommes dans *des* cultures islamiques variées, y compris sur le même territoire à la même époque. Il va de soi que le roman étant tourné, dans sa totalité, vers la restauration par le héros, Baybars<sup>2</sup>, d'un pouvoir islamique exemplaire, contre les Francs et contre les musulmans corrompus, il est marqué par une touche morale. Toutefois, il est à prendre en compte que cette dimension morale inclut aussi bien les personnages masculins que les personnages féminins.

Cet article a pour objectif de présenter certaines des figures féminines des trois premiers volumes édités du roman, dans leur diversité, pour contribuer à sortir le débat sur les femmes dans l'Islam du discours figé, quelles qu'en soient les sources, sur le rejet haineux de toute forme d'altérité. Mon propos n'est en aucun cas de nier les interrogations qui se posent mais de suggérer qu'il y a peut-être d'autres voies pour les aborder que celles en vogue actuellement. Cet article ne saurait donc être considéré ni comme exhaustif ni comme définitif. Il constitue une première approche intra-textuelle d'un thème qui, pour être mieux cerné, devra être complété et par une étude

---

\* UMR 5648 depuis 2015

<sup>1</sup> Bohas G., Zakharia K. (éds), *Sīrat al-Malik al-Zāhir Baybars ḥasab al-riwāya al-šāmiyya* ; volume 1, 2000 ; volume 2, 2001 ; volume 3, 2002, Damas, Publications de l'Institut Français de Damas. Désormais *SB*.

<sup>2</sup> Inspiré par son *alter ego* le sultan mamelouk Baybars (m. 1277), mais qui ne saurait lui être assimilé.

intra-textuelle exhaustive et par une étude inter-textuelle, deux points excédant largement cette étude.

*Sīrat Baybars* propose un éventail de personnages féminins allant de la notable influente à la prostituée en passant par la chanteuse de métier, la femme au foyer ou encore les très étonnantes *labweh* (lionnes) ismaïliennes. Certes, les comportements de la plupart de ces personnages relèvent de “rites d’interaction”<sup>3</sup> pré-établis et s’y conforment. Mais déjà, l’examen de ces rites, tels qu’ils se manifestent dans une littérature qui ne se revendique pas d’un propos normatif, ne peut manquer de retenir l’attention de quiconque s’intéresse à la manière dont fonctionne une société dans sa réalité, et non à la manière dont cette réalité est définie par les discours essentialistes ou dans les textes prescriptifs et/ou prohibitifs.

#### 1. Figures féminines inspirées par des personnages historiques : Šağarat al-Durr

Le premier personnage féminin apparaît dans le *Roman* dès les premières lignes. Il s’agit de la reine nommée ici Šağarat al-Durr ou Sağarat al-Durr, épouse du roi<sup>4</sup> al-Šāliḥ ‘Ayyūb. Avant d’évoquer le rôle qu’elle joue dans le texte, jusqu’à sa mort (*SB*, 3, p. 181), rappelons qui fut la figure historique dont son personnage est inspiré :

[Šağar al-Durr<sup>5</sup> (m. 1257) fut d’abord l’esclave favorite d’al-Šāliḥ ‘Ayyūb (m. 1249) historique puis, effectivement, son épouse, une fois affranchie suite à la naissance d’un fils, Ḥalīl (décédé vers l’âge de six ans). Du vivant de son époux, elle semble avoir eu « une totale connaissance des affaires du royaume »<sup>7</sup>. Instruite, déterminée et intelligente, « elle avait une écriture qui ressemblait à celle d’al-Šāliḥ ‘Ayyūb, de sorte qu’elle apposait sa signature sur les documents officiels »<sup>8</sup>. Elle était aux côtés de son époux quand il mourut alors que les combats faisaient rage entre son armée et celle des Francs. Elle fit garder le secret sur

<sup>3</sup> J’emprunte à Erving Goffman sa célèbre formulation, d’autant plus pertinente ici que la narration prévalant dans *Sīrat Baybars* privilégie la *forme* des échanges par rapport à leurs *motivations* psychologiques ou ontologiques.

<sup>4</sup> *Sīrat Baybars* désigne par *malik* les titulaires du pouvoir que la réalité les désigne par *malik*, *sulṭān* ou autres. Dans les trois premiers volumes, *sulṭān* n’apparaît que dans l’expression *sulṭān al-qilā’ wa-l-ḥuṣūn* désignant la fonction de chef suprême des Ismaïliens.

<sup>5</sup> Dans les passages en petits caractères, on distinguera ceux qui résument l’histoire ou l’information (entre crochets) et ceux qui constituent des citations (en petits caractères, sans crochets).

<sup>6</sup> Malgré le caractère poétique que revêt son nom (littéralement : Arbres à Perles), signification confirmée par la tradition populaire transformant le pluriel générique *šağar* en nom d’unité (*šağara*), il semble que le nom doive être compris comme « rang de perles » ou « perles en abondance ».

<sup>7</sup> Dans la notice consacrée à la reine, Ziriklī attribue cette phrase à Ibn Iyās dans *Badā’i’ al-zuhūr*. Je n’ai pas pu retrouver le texte source (voir Ziriklī, *al-A’lām*, vol. 3, p. 158).

<sup>8</sup> Dans la même notice, Ziriklī attribue cette phrase à Sibṭ Ibn al-Ğawzī, dans *Mir’āt al-zamān*. Je n’ai pas pu retrouver la source mais le même énoncé figure dans d’autres ouvrages classiques, notamment chez Ibn Tağrī Birdī dans *al-Nuğūm al-zāhira* ([www.alwaraq.com](http://www.alwaraq.com), p. 1341). D’autres sources, comme *al-Mawā’iz wa-l-ibar* d’al-Maqrīzī ([alwaraq.com](http://alwaraq.com), p. 1744) ou le *Ta’rīḥ* d’Abū al-Fidā ([awaraq.com](http://awaraq.com), p. 815) en donnent une autre version, selon laquelle ce serait un serviteur du roi qui aurait su imiter parfaitement son écriture de sorte que la reine l’avait mis à contribution pour cacher la mort du roi à ses troupes comme à ses ennemis.

cette mort jusqu'à l'arrivée d'al-Malik al-Mu'azzam Ṭūrān Šāh (m. 1250)<sup>9</sup>, le fils du roi décédé. Loin de lui être reconnaissant, ce dernier lui demanda des comptes sur la fortune de son père. On ignore si elle complota sa perte ou si celle-ci fut le résultat du mécontentement qu'il avait suscité également parmi les Mameluks. Toujours est-il qu'il fut assassiné quarante jours après son investiture et avant même de s'être effectivement assis sur le trône. Sa belle-mère fut alors, pour près de quatre-vingt jours, la reine al-Mu'tašimiyya (vassale du calife 'abbaside de Bagdad al-Mu'tašim) al-Šālihiyya (esclave d'al-Šāliḥ 'Ayyūb) Umm Ḥalīl (du nom de son fils décédé) 'Iṣmat al-Dunyā wa-al-Dīn (Préservation du monde et de la religion) Malikat al-Muslimīn (reine des Musulmans) et prit pour vizir 'Aybak qui avait été également celui de son époux. Sous la pression du calife et des émirs syriens, Šāğarat al-Durr fut remplacée sur le trône par 'Aybak<sup>10</sup> qui l'épousa. 'Aybak étant le plus souvent au front, Šāğarat al-Durr régnait sans partage en Égypte. Assoiffée de pouvoir, elle interdisait à son mari de rendre visite à sa première épouse et à son fils. Ayant appris qu'il envisageait sérieusement de se séparer d'elle, ou de prendre une nouvelle épouse, elle chercha de son côté à se débarrasser de lui<sup>11</sup>. Étant parvenue à endormir sa méfiance par de grandes démonstrations d'affection, elle réussit à le faire revenir dans son palais où elle le fit assassiner dans un bain par deux mamelouks qui lui étaient dévoués. Certaines sources affirment qu'elle aurait été présente lors du meurtre et se serait contentée de répondre aux appels au secours de 'Aybak en le frappant avec ses socques en bois. Quoi qu'il en soit, la première épouse du roi le vengera en faisant tuer Šāğarat al-Durr à coups de socques en bois par ses esclaves. À son sujet, Sobernheim a un jugement sévère : « She was the most vigorous woman that the Muslim period in Egypt had seen but she did nothing good during her reign. »<sup>12</sup>]

En évoquant les grands traits de cette biographie, j'entends montrer comment la fiction y sélectionne quelques événements frappants pour les mettre au service d'une autre logique : en effet, *Sīrat Baybars* fait l'impasse sur le pouvoir effectif de la reine, pour mettre l'accent sur ses fonctions d'intermédiaire entre les hauts personnages du pouvoir, d'épouse jalouse et vieillissante et de mère vengeresse.

Voyons donc ce qu'il en est dans *Sīrat Baybars* de l'*alter ego* fictif de la reine historique.

Šāğar al-Durr apparaît au tout début du *Roman* (*SB*, 1, p. 17-18) (page 17 – il s'agit de la première page du roman, ligne 4) d'abord par le biais du mot *zawğā* (épouse) et la qualification de pieuse, peu conforme à ce qu'elle fut de fait, au vu de ce qui vient d'en être dit et de son rôle dans le roman. Puis, cinq lignes plus loin, elle est désignée par son propre nom. Elle va d'abord servir d'intermédiaire entre son royal époux et le grand vizir de celui-ci, à propos d'une curieuse « perte », celle d'un songe, à la fois objet et récit<sup>13</sup>. Perturbé par ce songe qui lui a « échappé » (*SB*, 1, p. 17, *šarad*), le roi l'interroge : a-t-elle vu ce songe quelque part ? « Oui, je l'ai vu/trouvé et je l'ai envoyé à ton vizir 'Āgā Šāhīn. » Cette réponse qui rassérène le roi n'est qu'une feinte. Aussitôt, la reine fait informer le vizir :

<sup>9</sup> Huitième et dernier sultan 'ayyūbide, il est le troisième à avoir porté cette titulature.

<sup>10</sup> 'Aybak est donc, historiquement, le premier sultan mamelouk, un fait estompé par le succès de Baybars, auquel cette place est le plus souvent attribuée.

<sup>11</sup> Sobernheim parle même d'une course entre eux deux pour savoir lequel se débarrasserait de l'autre le premier (voir *EF*, vol. 4, p. 249-250).

<sup>12</sup> *id.*, p. 250.

<sup>13</sup> C'est ce songe qui annonce l'apparition de Baybars et le rôle qu'il va jouer.

Le roi a fait un songe qui lui est sorti de l'esprit et à propos duquel il m'a interrogée. Je lui ai dit : « Je te l'ai envoyé chez le vizir. » Je l'ai donc envoyé vers toi. Sache comment il faudra lui répondre [à ce sujet].

Ainsi, le vizir et la reine sont complices pour ce qui est, dans l'esprit du *Roman*, une bonne cause : aider le roi al-Şāliḥ 'Ayyūb, distrait par sa sainteté de ses préoccupations mondaines, à garder les pieds sur terre.

Malgré son apparition précoce dans le *Roman*, la reine ne peut être considérée comme un personnage central. D'ailleurs, cette apparition est la seule dans les dix-neuf premiers fascicules. Il ne sera plus question d'elle que vers la fin du second volume<sup>14</sup>. Elle réapparaît d'abord indirectement dans le récit, par le biais d'une remarque que son mari, peu avant son décès, adresse au vizir Şāhin :

La reine Şağarat al-Durr t'avait surnommé Şāhin (Faucon), je te surnomme al-'Afram (Édenté/Membru).<sup>15</sup>

Cette remarque octroie à la reine une fonction intronisatrice qui ne sera que partiellement abolie par l'intervention du roi pour "rebaptiser" le vizir, puisque ce dernier gardera ces deux surnoms dans le *Roman*. D'ailleurs, la reine sera confirmée dans ce rôle, lors de son apparition suivante, dans la chambre du roi agonisant.

[Venu rendre visite au roi, Baybars attend à la porte que la reine sorte pour entrer à son tour. Mais le chambellan l'invite à entrer sans attendre, selon la volonté du roi. Baybars entre, salue le roi et lui souhaite un prompt rétablissement.]

Le roi se tourna vers Şağarat al-Durr et lui dit : « Celui-là est Rukn al-Dīn<sup>16</sup>, mon fils ; toi aussi, fais-en ton fils, pour le cas où il aurait besoin de quelque chose, pour que les gens ne le privent pas de son droit, que personne n'ait rien à dire sur son compte, que les gens sachent que tu es sa mère ». Elle lui dit : « Qu'il en soit fait selon vos ordres, mon seigneur ! » Et elle fit pacte avec lui, elle fit de lui son fils et lui l'accepta comme sa mère. (*SB*, 2, p. 336-337)

Cette affiliation, qui confère à Baybars une troisième mère (je reviendrai aux deux autres), tait au lecteur-auditeur l'existence dans *Sīrat Baybars* de Ḥalīl, *alter ego* du fils historique de la reine et du roi. Le fils utérin de la reine, plus âgé ici que son homologue historique, n'apparaîtra dans le récit qu'après les décès successifs du roi al-Şāliḥ 'Ayyūb, son père et du roi al-Ġāzī, son demi-frère dans la fiction. Baybars est chargé de la délicate mission de convaincre la reine de laisser monter sur le trône Ḥalīl dont il est précisé : « Cet enfant, peu de gens le connaissent, car il vit en permanence au

<sup>14</sup> *SB*, 2, p. 325. Pour mémoire, chaque volume imprimé inclut dix fascicules.

<sup>15</sup> *Ibid.* Édenté est le sens propre du terme. Membru est construit par métonymie (l'effet pris pour la cause).

<sup>16</sup> Surnom que le roi a choisi de donner à son mamelouk dont il sait, par des preuves surnaturelles, qu'il sera un grand prince et sauvera l'Islam. C'est, après Maḥmūd et Baybars, le troisième (mais non le dernier) surnom de notre héros.

sérail » (*SB*, 3 p. 81). Nous découvrons alors le visage de mère protectrice, sinon possessive, de la reine, mais aussi son visage de femme pragmatique et sans illusion sur l'entourage des puissants :

[Šağarat al-Durr] lui dit : « Rukn al-Dīn [Baybars], c'est toi, qui nous affectionne, qui dit cela ? » Il répondit : « Pourquoi, mère ? » Elle lui dit : « Voyons ! Même quelqu'un comme toi, connu à travers terres et mers, dont l'épée fend le roc<sup>17</sup>, que les sept rois ont en considération, que tous les gens de la montagne<sup>18</sup> soutiennent, malgré cela, ils ont comploté contre toi, ils ont de leur propres mains tapé sur un piquet pour l'enfoncer [et élever une potence] et étaient sur le point de te pendre ! Alors, quelqu'un comme mon fils [Ḥalīl], que ne vont-ils pas en faire ? Alors - qu'Allah soit satisfait de toi - ne me prive pas de mon enfant, qu'Allah ne te prive pas de ta vigueur ! » (*SB*, 3, p. 82)

Comme le montre la dernière phrase, la filiation symbolique semble s'effacer devant la biologie, puisque la reine dit à son fils adoptif Baybars à propos de son fils utérin Ḥalīl : « Je n'ai pas d'autre [enfant] que lui, ne m'afflige pas par sa perte, qu'Allah préserve ta jeunesse » (*SB*, 3, p. 83). Malheureusement pour la reine, Ḥalīl, ayant entendu cette conversation, décide de monter sur le trône. « Totalement affolée par la douleur » (*SB*, 3, p. 82), impuissante, la reine ne peut que céder. Puis, une fois son enfant devenu le roi al-'Ašraf Ḥalīl<sup>19</sup>, elle ne se privera pas d'user de son influence maternelle pour intervenir indirectement dans l'exercice du pouvoir : elle lui conseille notamment d'accorder à Baybars une importante promotion.

Lorsque, plus tard, al-'Ašraf meurt décapité par l'un de ses ennemis francs incité à commettre ce crime par 'Ayyub<sup>20</sup>, le texte garde le silence sur le deuil de la reine. Du moins, jusqu'au moment où, devenu le nouveau roi al-Mu'izz, 'Ayyub demande à Baybars de lui servir d'intermédiaire auprès d'elle pour demander sa main. Nous apprenons, à ce moment-là, par une analepse, que Baybars « ni n'est allé chez elle ni ne l'a vue, depuis son retour en Égypte, à cause de son enfant Ḥalīl » (*SB*, 3, p. 105). Pour la circonstance, le récit rappelle aussi qu'elle a adopté Baybars ; ainsi, le nouveau roi lui dit : « Va voir ta mère Šağarat al-Durr », et lui-même se présente au chambellan comme le fils de la reine. Loin de lui tenir grief ou de lui rappeler ses réserves et inquiétudes, elle le recevra d'ailleurs « en feignant de n'avoir pas perdu un enfant, pour ne pas le peiner » (*SB*, 3, p. 106).

Cette étape de la narration constitue une transition à partir de laquelle Šağarat al-Durr paraît cesser d'être la mère de Ḥalīl pour devenir la fiancée puis l'épouse de 'Ayyub. Feu al-Šāliḥ 'Ayyūb l'ayant avertie en songe de la demande en mariage qui allait lui être faite et lui ayant

<sup>17</sup> *Maḥdleḥ* ; littéralement : gros cylindre en pierre utilisé pour aplanir la terre.

<sup>18</sup> Les Ismaïliens du roman, également appelés *fidāwiyeh*.

<sup>19</sup> Trois 'Ayyūbides sont connus comme al-'Ašraf, le plus proche d'al-Šāliḥ 'Ayyūb étant son neveu.

<sup>20</sup> Pour *Sīrat Baybars*, il ne s'agit jusqu'ici que d'un mamelouk puissant et rival de Baybars.

conseillé de l'accepter, elle donne son accord à cette union que Baybarş, lui, trouve si intolérable qu'il s'abstient d'assister à la noce.

L'apparition suivante de Šağarat al-Durr suit de peu sa nuit de noces. 'Aybak lui ayant offert un magnifique poignard, elle suppose que c'est un présent destiné à remercier Baybarş de leur avoir servi d'intermédiaire. Baybarş découvrira à ses dépens que l'acte faussement courtois du roi était une ruse pour l'éloigner. Il partira et ne reverra plus la reine qui ne tardera pas à disparaître définitivement de la *Sīrat Baybarş* comme nous allons le voir.

'Aybak, ayant eu la hanche brisée dans un combat contre Baybarş, garde de sa mésaventure une sévère claudication. Revenu en Égypte, il découvre que la reine a donné des ordres pour que tous ceux qui le croisent se mettent à boiter et qu'elle fait de même. Le lecteur-auditeur se dit alors que la reine n'a peut-être pas oublié que 'Aybak avait commandité le meurtre de son fils. Cependant, l'hypothèse qu'il s'agirait là de l'amorce d'un projet pour venger le meurtre de Ḥalil s'efface rapidement devant l'émergence d'une fureur d'une autre nature.

En effet, 'Aybak, parti chasser pour fuir l'accueil "boiteux" qu'il avait reçu, rencontra une jeune bédouine<sup>21</sup>, s'en éprit et l'épousa, oubliant et sa royale épouse et ses fonctions (*SB*, 3, p. 177). Quand Šağarat al-Durr le sut, « la jalousie des femmes s'agita en elle » (*SB*, 3, p. 178) Elle convoqua son cousin, le chef des militaires kurdes, et lui fit adresser une missive au roi, lui reprochant de passer trop de temps à la chasse et l'invitant, de la part de ses hommes, à reprendre les rênes du pouvoir ou à s'en démettre. 'Aybak prit conseil auprès de sa première épouse, jusque-là absente du récit. De bon conseil, elle lui suggéra de rentrer au palais pour ménager son ombrageuse reine. Ce qu'il fit. Mais, à l'évidence, 'Aybak n'avait pas, comme sa première épouse ou le conteur, une connaissance de la psychologie des femmes :

Quand [le roi 'Aybak] entra [chez la reine Šağarat al-Durr], elle se mit debout d'un bond et lui dit : « Allah bénisse, tu t'es vraiment marié ? » Il lui dit : « Oui, par Allah, mais c'est une bédouine ». Elle lui dit : « Et ça veut dire qu'elle est plus belle que moi ? » Il lui dit : « Elle peut courir, mais c'est une jeunette, et toi, Allah te préserve du mauvais œil, tu es âgée. »

Et ça, c'est la pire des choses, messieurs, quand tu dis « tu es âgée » à une femme, cela lui est vraiment intolérable. (*SB*, 3, p. 180)

Alors, sous prétexte de partager son bain, la reine tuera le roi puis fera, à son tour, une chute mortelle, dans un récit tragi-comique remarquable :

---

<sup>21</sup> Il ne sera pas possible d'examiner ici le récit de cette rencontre qui relève du topique « Rencontre sur un point d'eau et love at first sight ». Cette configuration sera toutefois revue un peu plus loin à propos de la rencontre de 'Ibrāhīm et de Nāfila (voir 4- Les *labweh* (lionnes) ismaïliennes).

Quant à Šağarat al-Durr, elle dit au roi : « Veux-tu que je te savonne ? » Il lui dit : « Oui ! bien sûr ! » Elle s'assit et se mit à faire fondre et mousser le savon, jusqu'à obtenir un liquide blanc et épais comme du lait caillé. Elle se mit à prendre de cette mousse et à la mettre sur son visage, jusqu'à l'aveugler ; puis, elle lui dit : « Alors, 'Aybak, qui est la plus jolie, la bédouine ou moi ? » Il lui dit : « Elle peut courir, l'autre ! Mais toi, tu es une vieille ronchon ! » Elle tendit la main, attrapa l'épée [qu'elle avait nouée à ses tresses], s'appuya sur lui et l'égorgea de part en part. Le sang se mit à couler par l'évacuation du *ḥammām*. 'Aḥmad [le fils de 'Aybak de son premier lit] était dans le jardin. Voyant l'eau qui coulait blanche devenir rouge, il eut un mauvais pressentiment, entra dans le harem et se rendit directement au bain en criant : « Ma tante ! » La reine, après avoir égorgé 'Aybak avait eu les yeux ébloués par le sang et ne savait plus comment sortir du bain. Elle se mit à chercher la porte à tâtons. Quand elle entendit cette voix, elle se laissa guider par elle et sortit. Quand elle arriva à la première salle du *ḥammām*, 'Aḥmad vit sa serviette tachée de sang et l'épée qu'elle tenait à la main. Il lui dit : « Ma tante, où est donc mon père ? » Elle ne lui répondit pas. Les yeux révulsés, elle était pâle comme de l'ambre jaune. 'Aḥmad entra, trouva son père égorgé ; fou de douleur, il se mit à pleurer. La reine, voulant sortir par la porte du *ḥammām*, ne sachant plus ce qu'elle faisait, prit la volée d'escaliers menant à la terrasse. Au moment de passer d'une terrasse à l'autre, elle tomba au milieu du *ḥammām* et se rompit le cou. (*SB*, 3, p. 181)

Ce récit mériterait de faire l'objet d'une analyse fine et détaillée qui excéderait mon présent propos. J'indique toutefois qu'il inclut un jeu sur la symbolique des couleurs (blanc/rouge/pâleur), une utilisation de deux fonctions au moins du bain (purification, plaisir des sens) et qu'il exploite les fonctions allégoriques de la cécité et de la vue de même que la culpabilité de la reine régicide. D'autre part, quoiqu'il soit possible de dire que ce récit se fonde, lointainement, sur une part de réalité historique, sa fonction dans le *Roman* vise surtout à ridiculiser 'Aybak, cet opposant à Baybars, présenté comme un guerrier sans envergure, tout juste bon à mourir, sans même se défendre, du coup d'épée d'une épouse jalouse. Quant au rôle tragique de la reine, auquel le roman aurait sans doute donné une autre dimension si ce meurtre y avait été présenté comme la revanche d'une mère pour l'assassinat de son enfant, il est atténué, ridiculisé même, par la jalousie qui le motive.

Comme son homologue historique, la Šağarat al-Durr du roman est elle aussi l'épouse d'al-Šālīḥ 'Ayyūb puis de 'Aybak. Elle est aussi la mère d'un Ḥalīl (quoique ce dernier, contrairement à son *alter ego*, atteigne l'âge de jeune adulte et monte sur le trône). À l'instar de son homologue, elle s'oppose au remariage de son époux mais, dans la fiction, celui-ci s'est déjà remarié avec une jeune bédouine, loin de chercher une alliance matrimoniale avec une princesse<sup>22</sup>. Enfin, le roi meurt au bain, mais c'est la reine elle-même qui le poignarde, par jalousie et sans doute aussi pour venger la mort de son fils, avant de mourir aussitôt, littéralement aveuglée par son crime.

---

<sup>22</sup> Le 'Aybak historique aurait brigué la main d'une princesse zenguide de Mésopotamie



## 2. Figures féminines inspirées par des personnages historiques : Sitt al-Šām

Autre figure inspirée par l'histoire, de façon encore plus lointaine que Šağarat al-Durr, celle de Sitt al-Šām (littéralement : La Dame de Damas).

[Demi-Sœur de Saladin, grand-tante du roi al-Šāliḥ 'Ayyūb historique, Sitt al-Šām (m. 1220) est également connue par le surnom d'al-Ḥusāmiyya en référence à son fils Ḥusām al-Dīn. Les sources classiques s'accordent à dire qu'elle était particulièrement généreuse et charitable. Ainsi, « la porte de sa demeure était un refuge pour les nécessiteux »<sup>23</sup>. Tous les ans, elle faisait préparer pour des milliers de dinars de remèdes et de nourriture qu'elle distribuait aux malades<sup>24</sup>. Elle était si riche, que son arrière-petit-neveu Ṭūrān Šāh fils d'al-Šāliḥ 'Ayyūb, qui brigait son héritage, lui interdisait de quitter Damas, où il la traitait avec faste, en attendant sa mort. Tombée malade alors qu'il était à la chasse, elle fit venir chez elle le grand-*qāḍī* de Damas et quarante témoins et légua ses biens pour pourvoir à l'entretien d'une *madrassa* qu'elle avait fondée et diverses œuvres de charité.]

La Sitt al-Šām de fiction présente les mêmes qualités que son double historique, mais *Sīrat Baybars* fait l'impasse sur ses liens familiaux avec les 'Ayyūbīdes. Elle est présentée, sans autre précision, comme la veuve d'un ancien gouverneur de Damas (*SB*, 1, p. 67) et la belle-sœur de Nağm al-Dīn al-Bunduqdārī<sup>25</sup>, un vizir d'al-Šāliḥ 'Ayyūb.

Alors que Šağarat al-Durr fait irruption dans le roman dès les premières lignes, pour n'être somme toute que l'un des très nombreux personnages secondaires, l'arrivée de Sitt al-Šām est soigneusement préparée par deux fausses entrées, dans les premiers moments du récit, qui n'a pas encore formellement trouvé son héros.

La première fausse entrée a lieu quand le conteur procède à la mise en place de l'histoire des déboires de 'Alī 'Āgā al-Warrāq, qui connaîtront un dénouement heureux quand il sera mandaté pour se rendre à Brousse acheter des mamelouks et fera alors l'acquisition de Maḥmūd/Baybars. Nous n'en sommes pas encore là. Ruiné, 'Alī 'Āgā doit faire face à l'ignominie de l'épicier 'Abū Šḥādeh<sup>26</sup> (littéralement : Père La Mendicité) ; c'est alors que 'Aḥmad Bāšā al-'Aqwāsī vient généreusement à son secours. Il est précisé à ce moment-là que 'Aḥmad Bāšā al-'Aqwāsī est « le frère de Sitt al-Šām » (*SB*, 1, p. 29) et la narration s'interrompt pour apporter l'information suivante :

Quant à la raison pour laquelle la sœur de 'Aḥmad Bāšā était appelée Sitt al-Šām, c'est que son mari avait été gouverneur de Damas. Il se nommait Šalāḥ al-Dīn<sup>27</sup> et cela se passait du temps du roi al-'Awḥad, avant al-Šāliḥ 'Ayyūb, et c'est pour cela qu'on l'avait appelée Sitt al-Šām (*SB*, 1, p. 29)

<sup>23</sup> Ibn Tağrī Birdī, *al-Nuğūm al-Zāhira*, [www.alwaraq.com](http://www.alwaraq.com), p. 1288.

<sup>24</sup> Al-Nuwayrī, *Nihāyat al-'Arab*, [www.alwaraq.com](http://www.alwaraq.com), p. 6617.

<sup>25</sup> Rappelons que le premier maître du Baybars historique fut 'Aydakīn Bunduqdār, d'où son surnom de Bunduqdārī.

<sup>26</sup> Transcrit conformément à la prononciation en syro-libanais.

<sup>27</sup> Il est peu vraisemblable que le roman se réfère ici à Saladin, qui ne saurait être traité dans ce genre de littérature de manière aussi bâclée. Si tel avait été le cas, il y aurait eu confusion entre le frère (historique) et l'époux (fictif) de la

La seconde fausse entrée a lieu peu après, alors que Sitt al-Šām ne joue toujours aucun rôle dans le texte. À propos de son frère, rentrant chez lui, il est dit :

Il habitait dans la partie donnant sur l'extérieur du sérail de sa sœur Sitt al-Šām (*SB*, 1, p. 30)

Un peu plus loin dans le récit, Sitt al-Šām entrera véritablement en scène et commencera à jouer son rôle. Comme nous allons le voir, c'est au moment où Baybarš arrive dans sa vie que Sitt al-Šām devient un personnage à part entière du roman :

[ʿAḥmad Bāšā a pris chez lui le jeune mamelouk Maḥmūd (futur Baybarš). ʿAyša<sup>28</sup> al-Šamīṭā, l'épouse de son bienfaiteur, confie au jeune homme la tâche de veiller sur son enfant. Ce dernier s'étant blessé dans une chute, elle ligote Maḥmūd à un citronnier et le roue de coups. Malgré sa force immense, il se laisse faire par déférence pour sa maîtresse, en la suppliant vainement de cesser. Ses cris sont alors entendus par Sitt al-Šām qui ne peut les supporter.]

ʿAḥmad Bāšā al-ʿAqwāsī<sup>29</sup> avait une sœur, qui se nommait Dame Fāṭima Fille d'al-ʿAqwāsī. Elle était remarquable, généreuse, avenante, noble, intelligente. Son époux avait été par le passé gouverneur de Damas. Quand il mourut [partant] vers Allah et Sa miséricorde, il lui laissa de considérables biens et propriétés. Elle avait un sérail sans pareil [...] qui était proche du sérail de Dame ʿAyša<sup>30</sup>. [...] Elle avait eu de son mari un enfant mâle qu'elle avait appelé Baybarš [...] qui était mort au début du mois de Ramaḍān. Elle était là, endeuillée par la mort de son fils. Ce jour-là, voilà qu'elle entendit le bruit du jeune serviteur qui pleurait et criait : « [Cessez] je vous en supplie au nom de ʿAḥmad Bāšā ! » Or, ʿAḥmad Bāšā ne s'imposait à Damas que grâce à la réputation de sa sœur Fāṭima. Pour commencer, elle lui avait donné la partie donnant sur l'extérieur de son sérail et toutes ses dépenses étaient à ses frais. Elle lui avait avancé de grandes sommes d'argent qu'elle ne réclamait pas. (*SB*, 1, p. 67)

Comme on le voit, Sitt al-Šām vient d'être à nouveau présentée au lecteur-auditeur, comme pour la première fois. Ne supportant pas, de manière générale, d'entendre un enfant<sup>31</sup> pleurer, encore moins après avoir appris par sa servante que la victime de sa belle-sœur ressemblait à son défunt fils, Sitt al-Šām intercède :

« Belle-Sœur, accorde-moi une faveur et laisse-le ». Elle ne lui répondit pas. Sitt al-Šām lui dit de nouveau : « Belle-Sœur, je te parle, n'as-tu donc aucun respect pour moi ? Ne sais-tu pas que je ne peux pas entendre le bruit des enfants ! » Elle ne lui répondit pas. Elle lui dit : « Et crois-tu que cela agrée à mon frère que tu traites ce gamin de cette façon ? » (*SB*, 1, p. 68)

Pour toute réponse, sa belle-sœur lui demande de se mêler de ses affaires. Sitt al-Šām se transforme alors en une « tour de fureur » (*SB*, 1, p. 68). Aussitôt, elle se drape dans son voile et se fait accompagner par sa servante chez le *qāḍī* pour réclamer, reconnaissances de dette à l'appui, tout

---

Dame de Damas. La Sitt al-Šām historique eut deux époux : son cousin Nāṣir al-Dīn Muḥammad Ibn Širkūh Ibn Šādi, épousé en secondes noces et ʿUmar Ibn Lāḡin (le père de son seul fils).

<sup>28</sup> Transcrit selon sa prononciation en dialectal syro-libanais.

<sup>29</sup> ʿAqwāsī signifie archer.

<sup>30</sup> Il y a un flottement dans le récit en ce qui concerne ces logements. En effet, la demeure de ʿAḥmad Bāšā étant présentée comme le *barrānī* de celle de Sitt al-Šām, il s'agit habituellement de deux corps d'un même bâtiment. Cependant, tout dans la narration porte à penser qu'il s'agit de deux bâtiments contigus mais autonomes.

<sup>31</sup> J'en reparlerai : il est impossible de déterminer l'âge de Baybarš dans ce passage.

ce que son frère lui doit. Celui-ci, peiné et humilié, lui demande de lui expliquer son comportement. Sa réponse est parfaitement conforme à son personnage dans *Sīrat Baybars*, adepte de ce que j'appellerai une « générosité conditionnelle » à laquelle je reviendrai :

« J'ai été contrariée par ton épouse parce qu'ayant entendu le bruit d'un enfant qui pleurait... » Et elle lui raconta toute l'affaire du début jusqu'à la fin ; puis conclut en disant : « Plutôt que d'acheter des esclaves à cette Qar'a, donne-moi mon dû ! » (*SB*, 1, p. 70)

[Son frère lui explique alors que ce mamelouk a été acheté pour le roi al-Ṣāliḥ 'Ayyūb, qu'il le garde chez lui jusqu'à ce que le roi le réclame et qu'il ignorait que son épouse le maltraitait. Elle lui demande alors de le lui donner dans l'intervalle. Ils se réconcilient et Sitt al-Ṣām déchire les reconnaissances de dette.]

'Aḥmad Bāṣā conduit donc Maḥmūd chez sa sœur qui va être de nouveau présentée au lecteur-auditeur, cette fois à travers le regard du héros :

Quand Maḥmūd entra, il vit que la partie [du bâtiment] donnant sur l'extérieur était immense. Quand il fut dans la partie intérieure, il vit un sérail considérable, large, aux murs hauts, avec des arbres et des oiseaux [...] et, assise au bord du *liwān*, une dame respectable et vénérable, sans pareille. (*SB*, 1, p. 70)

Pour la première fois, Sitt al-Ṣām est explicitement décrite dans son cadre de vie ; le lieu et son occupante sont évoqués en même temps. Mais si l'on peut comprendre que l'apparence de Sitt al-Ṣām ou son allure révèlent qu'elle est respectable et vénérable, rien n'est dit pour expliquer ce qui la rend, au premier regard, sans pareille.

À partir de ce moment-là, la destinée de Sitt al-Ṣām et celle de Baybars se trouvent liée. Il serait trop long d'évoquer tous les passages dans lesquels ils interviennent conjointement. Les points essentiels seront relevés et étayés par quelques exemples.

Revenons à ce que j'ai désigné plus haut par « la générosité conditionnelle » de Sitt al-Ṣām. Comme on a pu le voir dans la querelle l'ayant opposée à son frère, Sitt al-Ṣām est généreuse aussi longtemps que ces débiteurs se conforment au comportement qu'elle attend ; dans le cas contraire, le lien est rompu. Cette générosité est conditionnée par ce qui définit à ses yeux la moralité de ceux auxquels elle s'adresse, tributaire de leur bonne conduite. Cela se retrouve d'ailleurs dans les rapports de Sitt al-Ṣām et de Baybars, surtout dans un premier temps. Ainsi, elle ne s'intéressera à ses origines qu'après avoir constaté qu'il avait une solide formation religieuse et ne décidera de l'adopter qu'après avoir appris qu'il était fils de roi :

Quand Sitt al-Ṣām entendit cette histoire, elle fut extrêmement étonnée et comprit que le jeune esclave Maḥmūd était fils de roi et qu'il était d'une famille royale. Aussitôt, elle écrivit des missives au vizir de Damas 'Īsā al-Nāṣir et à ses nobles assistants pour les inviter chez elle [...] Le soir, le gouverneur de Damas vint avec ses nobles assistants, de même que le *qāḍī* et le *mufī*. [...] Maḥmūd se tenait debout prêt à les servir, lui et les autres mamelouks. Quand ils eurent fini de manger [...], la Dame se voila, se joignit à eux, fit venir Maḥmūd, le fit asseoir devant eux, lui ordonna de leur raconter son histoire, comme il la lui avait

racontée. Et il leur raconta son histoire, du début à la fin. Ils furent extrêmement surpris par cette histoire. À ce moment-là, Sitt al-Šām dit : « Écrivez vénérable *qāḍī* et vous, nobles assistants, soyez mes témoins ! Tout ce que je possède de biens, maisons, boutiques, échoppes, servantes, esclaves, tout est à Maḥmūd. Je le prends en lieu et place de mon fils et je le (re-)nomme Baybarš. » (*SB*, 1, p. 81)

Si le récit par Baybarš de sa vie jusqu'au moment où, trahi par ses oncles, il a cessé d'être un fils de roi pour devenir un mamelouk, est le moteur narratif de son adoption, il est frappant de voir à quel point la mère biologique du héros, 'Āya Ḥān (*SB*, 1, p. 80) est, contrairement à Sitt al-Šām, absente de cette partie du roman.

Un autre point concernant le personnage de Sitt al-Šām est déjà en filigrane dans ce qui précède. Elle se comporte comme une musulmane vertueuse, respectant les codes culturels qui le manifestent aux yeux de la société : pour aller chez le *qāḍī* régler sa querelle avec son frère, elle se voile et se fait accompagner d'une servante ; elle se voile aussi avant de se montrer à ses convives masculins auxquels elle ne se joint pas pendant le repas ; elle se voile pour se rendre de sa maison dans l'écurie où Baybarš a emprisonné un adversaire (*SB*, 1, p. 106) auquel elle souhaite parler. Si elle n'est pas voilée, elle s'adresse à ses hôtes masculins derrière une cloison (*SB*, 1, p. 94). Ces observations appellent deux remarques : d'une part, le fait qu'elle se voile et dérobe son image aux hommes ne diminue en rien le rôle social actif qu'elle joue, ni son influence ou son pouvoir de décision ; d'autre part, l'Islam de Sitt al-Šām n'est pas un islam révolté contre les imperfections du monde mais un Islam pragmatique qui respecte les usages en s'accommodant des réalités mondaines. Ainsi, elle est très soucieuse de voir Baybarš montrer de la déférence aux personnes influentes, qui pourraient lui porter préjudice, même si ces dernières ne sont pas de mœurs irréprochables :

[l'Aḥmad 'Āgā est un matamore qui a un faible pour les jeunes gens et terrorise Damas par ses méfaits. Baybarš, qu'il essaie d'entraîner pour se livrer avec lui à ses plaisirs, le frappe, le fait tomber, le ligote, le traîne jusqu'à la maison de Sitt al-Šām et l'enferme dans l'écurie. L'homme a si mauvaise réputation qu'une multitude de gens se mettent à suivre Baybarš, le remerciant et chantant ses louanges. Pourtant, Sitt al-Šām est loin d'être fière de ce qu'a fait son fils adoptif. Son mécontentement ne tient qu'en partie à ses craintes quant à la réaction de 'Aḥmad 'Āgā]<sup>32</sup>.

En effet, c'est avant d'apprendre que Baybarš a emprisonné l'homme qu'elle lui dit :

Mon enfant, si quelqu'un comme cet homme-là te dit quelque chose, il n'y a pas de mal. [...] À notre époque, c'est comme ça dans tous les pays, pas seulement à Damas. Dans chaque pays, il y a des 'Āgās

---

<sup>32</sup> *Sīrat Baybarš*, 1, p. 107. L'ambiguïté de son attitude est également relevée par mon collègue Francis Guinle, professeur de langue et littérature anglaises, dans le même temps arabisant et « baybarsien » passionné, dans *Sīrat al-malik al-Zāhir Baybarš. Quelques aspects du manuscrit de Damas* (mémoire de DEA de l'Université Lumière Lyon 2, juin 2003, p. 29).

bravaches qu'on se doit de prendre en considération. Même les gouverneurs en tiennent compte. (*SB*, 1, p. 106)

Fière et heureuse de voir son fils adoptif gravir avec succès tous les échelons des arts du combat, elle contribue de son mieux - notamment par ses largesses - à le faire accepter par les différentes corporations, aidée par son frère. Et, si elle s'amuse parfois des bévues de Baybarş, elle ne tarde pas à les réparer pour sauvegarder leur réputation. Quand, ignorant manifestement à quoi servent les gouttières, Baybarş s'exerce à viser en faisant tomber répétitivement celle d'un voisin, Sitt al-Şām dédommage l'homme largement (*SB*, 1, p. 90-92). Quand Baybarş éborgne accidentellement un protagoniste, venu s'en plaindre à elle, elle « rit et lui dit : Par Allah, tu es un jaloux qui ne supporte pas grand-chose »<sup>33</sup> mais elle ne manque pas de lui donner quelques pièces. Les deux derniers exemples le montrent bien, c'est à Sitt al-Şām que s'adressent les adversaires mécontents de son fils et c'est elle qui durant cette période répare ses erreurs. Or Baybarş n'est plus un majeur protégé puisqu'elle l'a affranchi et, quoique rien sur son âge ne soit dit dans le texte, il est probable qu'il s'agit déjà d'un jeune homme<sup>34</sup>.

Adaptée à l'ordre social qu'elle reproduit et perpétue, Sitt al-Şām atteste également, par ses réactions, du fait que, dans sa société, la pudeur n'est pas spécifiquement féminine<sup>35</sup>. Elle exige que Baybarş parle poliment et respectueusement, bannissant de son vocabulaire les termes grossiers ou trop familiers (*SB*, 1, p. 84.). Elle est furieuse d'apprendre qu'il s'est livré à la lutte en public et le dissuade avec véhémence de persévérer dans une telle voie, comme le montre l'exemple suivant.

[Ayant entendu la rumeur d'une foule dans la rue, Sitt al-Şām envoie un serviteur voir ce qui se passe :]

Le mamelouk y alla puis revint et lui dit : « Maîtresse, tous les 'Āgās ramènent maître Baybarş tout nu ». Elle lui dit : « Voyons, mais qu'est-ce que tu racontes ! Serais-tu devenu fou ? » Il lui dit : « Je le jure sur ta tête, maîtresse, je ne te mens pas ! » [...] Elle vit son fils Baybarş dans l'état où l'esclave le lui avait décrit [...] Elle fut attristée dans son cœur mais manifesta toutes les apparences de la joie, leur jetant des *dirhams* et des *dinārs*.

[...] Alors, Baybarş entra chez sa mère et vit à l'expression de son visage qu'elle était irritée. Elle le regarda avec colère et lui dit : « C'est quoi, ce que tu as fait aujourd'hui ? » Il lui dit : « Quoi, j'aurais dû laisser ce cocu<sup>36</sup> penser qu'il avait un droit licite de vie et de mort sur tous les habitants de Damas quand, moi, je suis là ? » « Puisque tu voulais le battre à la lutte, tu aurais dû le faire venir ici et lutter, pas te tenir sous la

<sup>33</sup> *SB*, 1, p. 97. Sitt al-Şām joue sur la relation entre l'accident même, le proverbe « L'œil du jaloux est frappé de cécité » et l'expression lexicalisée « avoir l'œil étroit » pour : ne pas supporter grand-chose.

<sup>34</sup> Pour son époque. Sauf erreur de ma part, la seule indication dans les trois volumes sur l'âge de Baybarş est donnée dans le récit de son frère de lait (voir *SB*, 2, p. 81) qui indique qu'il a été enlevé à l'âge de treize ans. En comptant au minimum, compte-tenu de toutes les péripéties qui séparent cet enlèvement de son arrivée chez Sitt al-Şām, il a *au moins* quinze ou seize ans et pourrait donc contracter mariage.

<sup>35</sup> Contrairement à ce que tendent à affirmer aujourd'hui certains discours sur les femmes dans le monde musulman.

<sup>36</sup> Sitt al-Şām laisse passer ce terme dans la bouche de son fils, vraisemblablement parce qu'elle veut avant tout le dissuader de se montrer presque nu en public.

citadelle devant les gens, te déshabiller complètement et laisser les gens te regarder, pour que l'un dise : "Oh, par mes yeux, quel corps !" et qu'un autre dise : "Ah, par mon âme, quelle belle blancheur !" et que celui-là dise : "Regardez, le fils de Sitt al-Šām, quelle belle allure ! Il veut devenir lutteur." Tout ça au lieu qu'ils disent : "Venez voir le fils de Sitt al-Šām, assis devant [le mausolée] de Sayyid-nā Yaḥyā<sup>37</sup>, en train de lire sa leçon !" »

[...] Il se leva d'un bond, prit sa main et la baisa, puis lui dit : « Je ne veux plus devenir lutteur. » (*SB*, 1, p. 115-116)

Si Baybarş obtempère, les puissances occultes, elles, ne sont pas d'accord et al-Šāliḥ 'Ayyūb se montre en songe à Sitt al-Šām pour lui rappeler que Baybarş est un hôte qu'elle doit laisser suivre sa nature, d'autant qu'il est déjà largement instruit. Mais cela est une autre histoire.

Ayant achevé sa formation, Baybarş quitte sa mère adoptive pour Le Caire afin que s'accomplisse sa destinée. Cependant, chaque fois qu'il repassera par Damas, le roman mentionnera qu'il s'est rendu auprès de sa mère pour la saluer et solliciter sa bénédiction. D'ailleurs, les ennemis de Baybarş ne manqueront pas de s'en prendre également à Sitt al-Šām pour le déstabiliser, l'humilier ou lui nuire.

C'est surtout le cas du gouverneur de Damas 'Īsā al-Nāṣir qui voue dès le départ une jalousie meurtrière à notre héros. Lorsque les notables de Damas, enchantés de voir Baybarş faire régner calme et justice, écrivent au roi al-Šāliḥ 'Ayyūb, lui suggérant de nommer au commandement de la citadelle ce « jeune homme distingué, adroit, libre, aimant la générosité et courageux » (*SB*, 1, p. 163), le vizir substitue à cette missive une autre au propos largement différent :

Depuis deux, trois ans, Sitt al-Šām a acheté un mamelouk de belle allure, porté sur les femmes légères, et s'en est follement et passionnément éprise. L'amour qu'elle lui porte est tel qu'elle a mis à son nom tous ses biens. Vivant en permanence couchée dans ses bras, elle a fait de sa maison un lupanar. Lui a tant d'argent entre les mains que les voyous et les misérables ne le quittent plus, passant le temps à boire, violer et courir les femmes. (*SB*, 1, p. 164)

Heureusement, comme l'affirme le roi al-Šāliḥ 'Ayyūb en chargeant de l'enquête son vizir Nağm al-Dīn, beau-frère de Sitt al-Šām, « Une maison de pudeur, jamais Allah ne la livre au scandale » (*SB*, 1, p. 165). L'enquête lève l'équivoque et rend justice à nos héros.

Mais le vizir récidive. Quand Baybarş, entré en rébellion contre le roi al-Mu'izz 'Aybak s'installe à Damas, se proclame roi à son tour et fait battre monnaie puis décide de repartir dans le Ḥwārizm, 'Īsā al-Nāṣir en profite pour réclamer à Sitt al-Šām des sommes considérables sous le prétexte que son fils s'en est indûment emparé. Elle comprend aussitôt que « cette affaire est une vengeance » (*SB*, 3, p. 133). Prudente et avisée, elle endort la méfiance du vizir en lui faisant parvenir les sommes

---

<sup>37</sup> Il s'agit de Jean Le Baptiste, enterré selon la tradition dans la cour de la mosquée des 'Umayyādes à Damas.

exigées et s'arrange pour faire prévenir de ce comportement indû Baybarş qui envoie les *fidāwiyyeh* régler l'affaire à leur manière.

Quoique rien ne le laisse à penser dans un premier temps, Sitt al-Šām est enfin, d'une manière inattendue pour qui l'aurait confinée dans un schéma pré-établi, ce que l'on pourrait qualifier de « guerrière imprévisible ».

[Dans des conditions confinant au surnaturel, Baybarş a acquis deux armes, un *litt*<sup>38</sup> et un *qaws*<sup>39</sup>. Sitt al-Šām voit d'abord le *litt* que Baybarş a posé dans l'entrée :]

« Qu'est ceci ? », lui dit-elle. Il lui dit : « Un *litt* ». Elle descendit, le souleva, le trouva lourd et lui dit : « Qu'est ceci ? »<sup>40</sup> Il lui dit : « Ne t'ai-je pas dit un *litt* ? ». Elle lui dit : « Que veux-tu en faire ? » Il lui dit : « Toi, tu ne sais pas ». (*SB*, 1, p. 85)

L'ignorance de Sitt al-Šām dans le domaine des armes, affirmée dans cette citation au moment où, pour la première fois dans le récit, Baybarş se pose par rapport à sa mère comme celui qui sait, et qui en sait plus qu'elle<sup>41</sup>, n'a rien de surprenant *a priori* : Sitt al-Šām est une notable citadine, qui vit le plus souvent confinée dans sa somptueuse demeure et tire son prestige de sa fortune, de ses relations et de sa générosité, tandis que son fils adoptif est destiné aux métiers des armes. La suite vient remodeler cette situation en apparence logique.

Pour autant, il ne faudrait pas croire que Sitt al-Šām maîtrise tous les arts du combat. Elle tire admirablement à l'arc et à l'arbalète et sait chasser à l'appeau. Voyons, pour commencer, ce qu'il en était du premier de ses talents.

Quand Baybarş rapporte l'arc qu'il a acquis en même temps que le *litt*, Sitt al-Šām s'engage à lui apprendre à s'en servir. Comme il s'en étonne, elle lui dit qu'elle est la « fille de l'archer » (*SB*, 1, p. 89), parle longuement de son père et de son grand-père, dont c'était également le métier, puis elle évoque un temps où l'on se battait à l'arc plutôt qu'à l'épée. Elle demeure silencieuse sur son propre talent et c'est le conteur qui affirme :

Elle se mit à lui apprendre à se servir des jalets<sup>42</sup> pour chasser les oiseaux et à tirer à l'arc avec des flèches, un enseignement digne de l'art militaire. [...] Surtout, elle lui apprit à tirer les jalets car elle avait une maîtrise exceptionnelle de ce mode de tir. (*SB*, 1, p. 90)

<sup>38</sup> Sorte de masse.

<sup>39</sup> Le même terme est employé pour l'arc ou l'arbalète.

<sup>40</sup> À deux reprises, Sitt al-Šām pose la même question, dans les deux cas en arabe littéral, contrairement à la langue dominante du récit et des dialogues (dialectal syro-libanais).

<sup>41</sup> Il est à noter qu'il a oublié qu'il avait dû lui-même, peu de temps auparavant, demander au marchand, à propos du *litt* : « Comment ça s'appelle, ça ? » (*SB*, 1, p. 85).

<sup>42</sup> Petit objet en terre cuite, ayant la forme d'un galet arrondi, qu'on lançait avec une arbalète.

Mais le héros ne tardera pas à la surpasser (*SB*, 1, p. 90), non en raison du fait qu'elle est une femme mais en raison du fait qu'il est le super-héros du roman ; preuve en est qu'il surpasse aussi bien tous ceux, hommes et femmes, qui lui transmettent un quelconque savoir, de quelque nature qu'il soit.

Un peu plus tard, Baybars souhaite intégrer la confrérie des chasseurs. Il doit pour cela se rendre à la chasse et tuer quarante oiseaux. Sitt al-Šām lui confie alors un appeau très perfectionné et lui apprend comment s'en servir (*SB*, 1, p. 96).

Pour autant, Sitt al-Šām ne saurait être assimilée à une amazone<sup>43</sup>. Son personnage est aussi bien, nous l'avons vu, celui d'une riche notable citadine, soucieuse des convenances, d'une femme influente et d'une mère attentive : faut-il rappeler qu'elle ne supporte pas d'entendre un enfant pleurer et qu'elle consacre à l'éducation du fils imprévu qu'est pour elle Baybars toute son énergie et tout son prestige ? Loin d'être la gardienne passive d'une tradition qu'elle transmettrait et perpétuerait à ses dépens, elle est la gardienne active d'une tradition et d'un ordre social et moral dans lequel elle s'impose. Sitt al-Šām représente aussi, dans *Sīrat Baybars*, un profil spécifique, celui des femmes qui, douées pour le combat, mettent ce talent au service des hommes de vertu, particulièrement de Baybars. On retrouve ce profil chez La Grosse, mère de 'Uṭmān, le brigand repentini devenu l'un des plus fidèles auxiliaires du héros.

### 3. Le personnage d'al-Ḥublā mère de 'Uṭmān

[Baybars rencontre al-Ḥublā alors qu'il est à la recherche de son fils 'Uṭmān, qu'il avait engagé comme palefrenier. Ce dernier avait battu le palefrenier du vizir, volé ce qu'il avait trouvé dans les écuries et pris la fuite. Voulant le punir et le mettre au pas, Baybars avait difficilement trouvé sa maison et l'y attendait. Il vit descendre une femme voilée, « le ventre naturellement dilaté et remontant comme celui d'une femme enceinte, c'est pourquoi on l'appelait La Grosse » (*SB*, 1, p. 227)].

Quoiqu'il s'agisse d'un personnage secondaire, al-Ḥublā est intéressante à un double titre. D'abord, en raison de son surnom, ensuite de son talent guerrier.

---

<sup>43</sup> Dans « L'image du Moyen Age occidental dans *les Mille et une Nuits* : l'exemple de Maryam la brodeuse de ceintures » (à paraître ; aimablement transmis par l'auteur pour consultation), Margaret Sironval consacre une partie de l'article à la femme amazone. Elle montre comment certaines sources arabo-musulmanes traitent de celle-ci comme d'un anti-modèle qu'il convient de récupérer dans ce qui est perçu comme norme. Or, dans les trois premiers volumes de *Sīrat Baybars*, les femmes présentant un profil apparenté à celui des amazones sont *déjà* dans la norme et rien n'est dit du fait qu'elles y auraient été, à un moment ou à un autre, extérieures. Mon collègue Francis Guinle, Professeur de Langue et Littérature anglaises, dans le même temps arabisant et "baybarsien" passionné, attire mon attention sur la présence, dans une partie ultérieure et encore manuscrite du roman, d'une sœur de Baybars, qui peut être assimilée aux amazones dans le sens que je viens d'indiquer.



Symbolisant (par son physique et son surnom) une maternité simultanément ininterrompue et inaboutie, al-Ḥublā est très soucieuse de l'avenir de son fils et de son salut mais incapable d'y contribuer directement, puisque 'Uṭmān a choisi dès son plus jeune âge de se consacrer et à Sayyida Zaynab (patronne protectrice du Caire) et à la truanderie. Pourtant, al-Ḥublā a appris en songe, par des forces surnaturelles, qu'elle recevrait la visite de Baybarş et qu'il ferait le bonheur de son enfant. Il est à noter qu'elle s'adresse à son visiteur en l'appelant par son premier nom, Maḥmūd Ibn al-Qān Ğamak et que lui s'adresse à elle en lui disant « ma mère »<sup>44</sup> comme si leur rencontre se situait dans un inter-monde abolissant de la biographie du héros tout ce qui a eu lieu depuis son adoption par Sitt al-Šām.

Dans le double but d'assurer le salut de son fils et la survie de Baybarş, elle se propose pour enseigner à ce dernier le seul art du combat qu'il ne connaît pas encore : le lancer du disque de plomb (*SB*, 1, p. 230). Il s'agit d'un objet ressemblant à « une assiette avec un bord plus coupant qu'une épée et des chaînes avec des anneaux qui se mettent aux doigts ; quand un homme le lance, il roule comme une bille et fend en deux celui qu'il atteint » (*SB*, 1, p. 231). Elle explique que cet art est en voie de disparition puisque, hormis un vieux maître de cent vingt ans, qui a renoncé à s'en servir pour se consacrer à la méditation, seul son fils 'Uṭmān le maîtrise encore. Quant à elle, si elle en a quelque connaissance, c'est parce que :

Mon fils venait ici et y jouait pour s'exercer. À la longue, je l'ai appris de lui. Toutefois, ma main ne le lance pas comme un homme, parce qu'il lui faut un avant-bras bien musclé. (*SB*, 1, p. 231)

Il suffira de quelques heures à Baybarş pour devenir en cet art « meilleur que ses spécialistes » (*SB*, 1, p. 231) et al-Ḥublā n'apparaîtra plus dans le récit que de manière très sporadique.

#### 4. Les *labweh* (lionnes) ismaïliennes

Les *labweh* (lionnes) ismaïliennes représentent un autre type de femmes guerrières dans le roman, quoiqu'on ne puisse pas plus que les précédentes les confiner à cette seule fonction.

La première mention dans le *Roman* d'une *labweh* apparaît dans une incidente : le conteur précise qu'al-Muẓaffar, gouverneur d'Alep, a appris quel avenir attendait Baybarş, quand il était invité chez les Ismaïliens, à l'occasion des noces du commandant Faḥr al-Aṣīl et de la *labweh* al-Za'ra, fille de Ğamr, commandant en chef des *fidāwiyyeh* (*SB*, 1, p. 55). Le lecteur-auditeur ignore alors ce qu'il en

---

<sup>44</sup> *SB*, 1, p. 227, p. 230. Certes, il est dans l'usage qu'un homme jeune désigne par respect une femme plus âgée, même une inconnue, en disant « ma mère », mais cet usage n'est en aucun cas une nécessité et Baybarş aurait pu parfaitement désigner la mère de son palefrenier récalcitrant en l'appelant autrement, par exemple 'Umm 'Uṭmān.

est de ces montagnardes dont la rudesse lui sera révélée un peu plus loin, dans l'épisode marquant l'entrée en scène de 'Ibrāhīm, l'un des personnages les plus marquants de la *Sīra*.

[Alors qu'il se rend de Damas au Caire, Baybarş trouve, à proximité de son campement, un *fidāwī* en train de creuser une tombe pour y ensevelir vivant son propre fils. Selon le père, l'enfant a commis une faute si grave qu'il n'ose la raconter. Il faudra que Baybarş s'y reprenne à cinq reprises avec insistance, pour connaître enfin cet horrible méfait et entendre l'histoire suivante :]

Sache, ô *dawlatī*<sup>45</sup>, [...] que je possède, par Sa générosité et la tienne, douze mille têtes de bétail, à la garde desquelles j'emploie douze bergers. [Sache-le également.] Je suis marié à la fille du sultan de la montagne, le commandant Ġamr, et elle s'appelle 'Āyša al-Šamṭā (La Furie)<sup>46</sup> et elle m'a donné ce petiot, que tu vois et qui s'appelle 'Ibrāhīm. (*SB*, 1, p. 175)

[À plusieurs reprises, 'Ibrāhīm reproche aux bergers de revenir avec le même nombre de bêtes au lieu de faire prospérer le troupeau (en volant du bétail). Il finit par décider d'aller seul faire paître tout le troupeau. Il part pour la journée et comme, le soir venu, il n'est toujours pas de retour :]

Là j'ai eu peur, ô *dawlatī*, de sa mère, qu'elle m'attrape pour me dire : « Qu'as-tu fait de mon petit ? ». J'ordonne à vingt cavaliers de monter à cheval et de le rechercher. Les hommes se préparent, brident les chevaux et s'apprentent à les monter et voilà 'Āyša al-Šamṭā qui sort ! Elle voit les chevaux préparés, les hommes prêts à monter et me dit : « Ḥasan, où vont les chevaux par cette nuit si obscure ? » Je lui dis : « C'est pour ton petit. » Elle me dit : « Et qu'est-ce qu'il a, mon petit ? » Je lui raconte qu'il a chassé les bergers, qu'il est parti seul garder les troupeaux et qu'il n'est toujours pas rentré. Elle me dit : « Et toi, pourquoi as-tu peur pour lui ? Par Allah et sur la tête de mon aïeul aux tempes dégarnies, le cavalier aux assauts furieux<sup>47</sup>, tu ne chercheras pas à avoir de ses nouvelles, même s'il s'absente un mois ; et s'il revient sans avoir augmenté le nombre des bêtes, c'est de ma propre main que je lui couperai la tête ! » [...] Puis, la *labweh* me dit : « Dis donc, Ḥasan, veux-tu nous couvrir de honte et nous humilier aux yeux de tous les groupes [d'Ismāīliens] ? Moi, quand j'étais encore une jeune vierge, je m'armais, montais un cheval et quittais la citadelle ; Je m'absentais une quinzaine de jours et de nuits et je revenais. Quand j'arrivais à la citadelle, mon père sortait m'embrasser et me disait : "Où étais-tu, *labweh* ?" Je lui disais : "J'étais à la chasse". Il me disait : "Où est ton gibier ? " Je lui sortais quatre ou cinq têtes de bandits rebelles de la montagne et il me disait : "Je te félicite ! Par Allah, si tu n'avais pas apporté ces têtes, j'aurais coupé la tienne !" [...] Et celui qui avait un fils couard lui disait : "Hé, regarde le gibier de la *labweh* 'Āyša al-Šamṭā et c'est une fille !" » (*SB*, 1, p. 176)

[Sept jours plus tard, 'Ibrāhīm revient. Sa mère le gronde car il n'a rapporté que cent cinquante têtes de bétail supplémentaires. Le jeune garçon n'en est pas moins très fier : il a aussi rapporté la tête d'un lion qu'il a tué. Mais il en faut bien plus pour impressionner notre *labweh* :]

« Tu as coupé la tête à un chaton des pâturages et tu viens t'en vanter ! » Elle leva la main et lui donna une gifle aussi douloureuse que le jour de l'ultime séparation. Elle leva la main pour lui en donner une deuxième et, lui, leva le bras pour se protéger. Elle vit alors que sa manche était déchirée. Elle lui dit : « Dis donc, pourquoi ta manche est déchirée ? » Il lui dit : « Par Allah, ô mère, quand le lion puissant se dirigea

<sup>45</sup> C'est l'un des deux titres donnés à Baybarş par les *fidāwiyyeh* ; l'autre étant *ḥwand* (déformation de *ḥudāwand*, titre que les Ismaīliens Nizāris de Perse donnaient à leur chef ; voir Daftary F., *The Isma'īlis, Their history and doctrines*, Cambridge, New York, Port Chester, Melbourne, Sydney, Cambridge University Press, 1990, p. 562).

<sup>46</sup> Cf. Denizeau Cl. *Dictionnaire des Parlers arabes de Syrie, Liban, Palestine*.

<sup>47</sup> J'emprunte cette traduction de l'expression « *al-'anza' al-karrār* » à Georges Bohas et Jean-Patrick Guillaume. Il s'agit de l'expression par laquelle les Ismaīliens de *Sīrat Baybarş* désignent l'imam 'Alī Ibn 'Abī Ṭālib, de la descendance duquel ils se réclament.

vers le bétail<sup>48</sup>, moi, j'avais pas d'arme, alors je me suis mis à l'agacer avec un bâton ; il a bondi sur moi, je l'ai reçu avec le bâton, sa griffe a accroché ma manche et l'a déchirée. Ensuite je l'ai frappé sur la tête avec le bâton puis jeté au sol ; là, j'ai pris le couteau et je lui ai coupé la tête ». Quand sa mère entendit ses mots, [...] elle lui dit : [...] « Ton père est Ḥasan, ta mère La Furie, et un chaton des pâturages te déchire la manche ! » [...] [Ḥasan reprit :] Je lui dis : « Et maintenant, que veux-tu que j'en fasse ? » Elle me dit : « Il ne mérite même pas qu'on lève une arme sur lui. Prends-le et enterre-le vivant. » (*SB*, 1, p. 177-178)

[Baybarš obtiendra que 'Ibrāhīm ait la vie sauve, à la condition qu'il ne fasse plus mention de ses parents pour qu'ils puissent survivre à cette abominable honte. Il deviendra donc pour un certain temps Le Chevalier Sans Nom (*dā'ī' al-ism*).]

Moins brutale mais tout aussi intéressante est l'histoire de la belle Nāfila qui va s'emparer du cœur de notre Chevalier sans Nom. Mais écoutons-le raconter lui-même cette rencontre :

Un jour, arrivé à un point d'eau, je m'étais assis. Et voilà un cavalier se rapprochant de l'eau, son voile de tête serré cachant bien son visage. Quand il atteignit le point d'eau, il mit pied à terre, sortit une coupe en argent, la remplit à la source et écarta le voile de son visage pour boire. Il avait un visage tel la pleine lune se levant de derrière le voilage des nuages et des yeux qui lançaient des flèches. Comme le poète a dit à propos d'elle<sup>49</sup> :

Ainsi il apparut, comme l'éclat du soleil [...]

Je lui dis<sup>50</sup> : « Toi, jeune homme, de qui es-tu donc le fils ? » Je le vis, ô *dawlatī*, se mettre à rire et il me dit : « Je ne suis pas un garçon mais je suis une *labweh*, et je m'appelle Nāfila [...] » Puis elle remonta à cheval et poursuivit son chemin. Cependant, ô *dawlatī*, mon cœur partit avec elle, l'amour s'était emparé de ma raison. (*SB*, 3, p. 300-301)

*Labweh* ou pas, ce récit d'une rencontre amoureuse reprend fidèlement les topiques et les clichés consacrés dans ce domaine. Et la suite des événements est, dans un premier temps, conforme aux usages :

['Ibrāhīm demande la main de Nāfila à son père qui exige une dot démesurée<sup>51</sup>. 'Ibrāhīm qui, depuis un certain temps, avait gagné à la rapine le surnom de Le Voleur de Bétail Demeuré, parvient à constituer cette dot. Son futur beau-père exige alors qu'il apporte pour le repas de noce des bêtes particulières et il se retrouve en train de voler son propre clan ! Fait prisonnier par les siens, il doit son salut à un certain Mūsā, qu'il se met à servir. Alors qu'il lui verse de l'eau pour se laver les mains, la *labweh* 'Āyša al-Šamṭā reconnaît son fils, celui-là même qu'elle voulait voir enterré vivant pour s'être laissé déchirer la manche par un lion :]

Quand elle me vit, elle me reconnut. Le sang qui nous liait la fit s'attendrir, ô *dawlatī*, car un enfant est précieux - Puisse Allah ne priver personne de son enfant ! – et elle dit à Mūsā : « Il ne manquait plus que ça<sup>52</sup> ! C'est le monde à l'envers ! Il ne manquait plus que le petit d'al-Šamṭā te verse de l'eau sur les mains et soit à ton service ! » (*SB*, 3, p. 304)

['Āyša confie son petit à Mūsā et lui offre un poignard en remerciement. Or, ce poignard a une histoire qu'une lacune du manuscrit ne permet de reconstituer qu'en partie : Ḥasan, le père de 'Ibrāhīm, l'avait

<sup>48</sup> Le premier segment de la réponse d'Ibrāhīm est dans une langue arabe plus soutenue que le reste du passage et donne l'impression que le jeune homme tout à la fois se gargarise du récit de son aventure et tente d'impressionner sa mère.

<sup>49</sup> J'ai essayé de garder dans la traduction l'hésitation qui marque les propos de 'Ibrāhīm quant au genre du cavalier. Il glisse en effet et *la-hu* (il a) à *fi ḥaqqi-hā* (à propos d'elle).

<sup>50</sup> Littéralement : « Je dis à lui ».

<sup>51</sup> Les topiques du chevalier errant, de la dot démesurée et de la fiancée inaccessible se retrouvent aussi dans l'histoire de 'Antar et 'Ablā ou dans la *Maqāma bišrīyya* (Hamaḍānī), pour ne donner que ces deux exemples.

<sup>52</sup> C'est ainsi qu'il me semble devoir comprendre ici *mā šā'a llāh*, utilisé sur le mode ironique.

échangé avec un inconnu contre « un lion et une lionne ». Croyant donc reconnaître en Mūsā celui auquel il a donné son poignard, il l'interroge à ce sujet et apprend ainsi que c'est sa propre épouse qui lui a fait don de l'objet.]

Mon père bondit, entra chez les femmes et interrogea ma mère sur ce sujet. Elle lui raconta ce qu'il en était et que c'était elle qui lui avait donné le lion et la lionne. Puis elle lui raconta ce qui concernait son fils 'Ibrāhīm (*SB*, 3, p. 304-305)

Les conséquences familiales inattendues de l'amour de 'Ibrāhīm pour Nāfila appellent plusieurs remarques : bien que le récit soit muet là-dessus, 'Āyša semble avoir oublié ses griefs à l'égard de son « petit » sans lui manifester toutefois de tendresse débordante. Elle se contente de remercier son sauveur et de rappeler le rang qui est le sien, un rang qui touche par ricochet le fils, pourtant indigne à ses yeux, qu'elle vient de retrouver. Il ne faudrait pas en conclure que les *labweh* ignorent la tendresse : l'épisode dans lequel la *labweh* Umm 'Imād, sœur de Ma'rūf soigne son fils malade, que je n'examinerai pas dans le détail, montre que tel n'est pas le cas (*SB*, 2, p. 271-272). Quant à Ḥasan, son comportement n'est pas moins instructif. Devant une situation qu'il ne comprend pas et qui aurait pu le conduire à avoir les pires soupçons (d'où son épouse tient-elle ce poignard ? pourquoi en a-t-elle fait don à un inconnu ?), il s'informe sans accuser ni condamner, mettant ainsi en lumière la confiance qui le lie à la *labweh*.

La jeune *labweh* Badra n'a rien à envier à son illustre tante 'Āyša al-Šamṭā. Fille de 'Ismā'il fils de Ġamr, Badra est présentée par le narrateur de la manière suivante :

[Badra] se comportait comme un homme, montait à cheval, ne craignait pas de chevaucher à travers la nuit (*SB*, 2, p. 120)

Badra décide de se rendre, en cachette de son père, chez son oncle Ma'rūf, les deux frères s'étant brouillés lors de la succession de Ġamr.

Sa mère lui dit : « Va prendre tes armes, rends-leur visite et reviens vite, avant que ton père ne rentre de la chasse ». Aussitôt la fille alla prendre ses armes, monta sur un cheval et se rendit à la citadelle de Šahyūn.

S'en revenant chez elle, trois jours plus tard :

Elle vit un cavalier s'avançant du fond de l'horizon, couvert de trente-six plaques d'acier. Quand il arriva à sa hauteur, il lui dit : « Que Dieu te prête la santé, camarade ! » Badra lui dit : « Hé toi, passe ton chemin ! » Elle prit la lance et le piqua. Son voile de tête tomba et elle vit que c'était Ya'qūb al-'Adra'.

[Le conteur] dit... Quand elle le reconnut, elle prit peur et sentit ses jambes se dérober car c'était le sultan de la maison al-'Adra'. Toujours en guerre avec les Ismaïliens, ils étaient en nombre égal. Ce Ya'qūb, chers amis, avait le même âge que [feu] le commandant Ġamr et était aussi viril. C'était un rude chevalier et un homme puissant. [...] Il lui dit : « Dis donc, mon garçon, qui sont tes parents ? » Car il ne pensait pas que c'était une *labweh* mais croyait que c'était un garçon. Elle lui dit : « Je suis la fille de 'Ismā'il, Père des Fauves ». Il lui dit : « Mais alors, tu es une *labweh* ? » Elle ne répondit pas. Il lui dit : « Passe ton chemin ! » En effet, ce qui faisait aussi sa puissance, c'était qu'il ne cherchait pas à imposer sa force aux femmes. La fille s'en alla, il remit son voile de tête et retourna dans sa citadelle.

Malheureusement pour Badra, la scène a eu des témoins. Un jour que Ya'qūb rendait justice à deux plaideurs qui se disputaient un lopin de terre, il s'étonna que leurs propriétés ne soient pas séparées par des limites connues. « La limite de mon terrain, c'est précisément l'endroit où Badra fille de 'Ismā'īl Père des Fauves, t'a décoiffé » (*SB*, 2, p. 122), lui dit l'un d'eux. Furieux, 'Ismā'īl enlève Badra, la tue et pend son cadavre à l'entrée de la citadelle de ses parents. Cette mort aura un seul effet positif : la réconciliation des deux frères pour la venger, qui entraînera la défaite définitive de 'Ismā'īl et des siens.

Dans leur diversité, ces exemples montrent que les *labweh* circulent seules, à cheval, de jour comme de nuit, ce qui ne paraît surprendre personne, qu'elles ne craignent pas de s'attaquer à leurs adversaires, qu'il s'agisse de lions ou de chevaliers puissants et protégés par leurs armures. Certes, elles sont habillées pour la circonstance en garçons mais cela semble pouvoir être interprété ici comme une mesure de précaution<sup>53</sup> autant que comme une affirmation du caractère masculin de leur comportement. Si le conteur ne manque pas de souligner, ici ou là, que leur attitude est plus proche de celle que l'on attendrait d'un homme, il n'émet à aucun moment de véritables réserves sur ce sujet, même si ses commentaires sur les qualités guerrières des *labweh* ont un ton particulier.

Le conteur avait rapporté les faits d'armes de Sitt al-Šām ou d'al-Ḥublā, avec pour tout jugement son insistance sur le talent de Sitt al-Šām pour le tir à l'arc et à l'arbalète. C'est Al-Ḥublā elle-même qui a précisé qu'elle n'est pas assez musclée pour se servir du disque de plomb comme un homme, ce qu'il n'était guère difficile d'admettre : comment n'aurait-elle pas eu moins de force que des hommes entraînés à se battre surtout si, comme Baybars, ils se consacraient à cela ? S'agissant des *labweh*, al-Šamṭā elle-même (« Et celui qui avait un fils couard lui disait : "Hé, regarde le gibier de la *labweh* 'Ayša al-Šamṭā et c'est une fille !" ») ou le conteur (« [Badra] se comportait comme un homme ») posent dans le récit le problème des rôles masculins et féminins, semblant suggérer que la combativité des Ismaïliennes est aussi normale qu'incongrue.

Et c'est bien ce paradoxe qui est intéressant. Ne surinterprétons pas pour autant la fonction des *lionnes* : il faut garder à l'esprit que le conteur souligne régulièrement le caractère particulier des gens de la montagne, ces *fidāwiyyeh* qu'il qualifie de rudes, rustres ou brutaux, mais toujours décrits comme fidèles, fiables et particulièrement courageux. Si les *labweh* sortent de la norme,

---

<sup>53</sup> Elles vivent à une époque et dans un système social dans lequel il n'est pas admis qu'une femme circule seule.

c'est aussi parce que l'ensemble de leur microcosme social sort de la norme. Si elles sont, dans le même temps, parfaitement acceptées, c'est que ce microcosme, idéalisé et exemplarisé, est aussi parfaitement accepté<sup>54</sup>. Dans *Sīrat Baybars*, le fait que les *labweh* sachent se battre fait partie de l'ordre des choses dans la montagne. Ainsi, Ya'qūb manifeste moins d'étonnement que de mécontentement que son adversaire ait été une *labweh*. Surtout, il supporte mal que l'on sache que lui, le guerrier chevronné, a été mis à mal par une jeune fille. Mais, aurait-il réagi autrement s'il s'était laissé décoiffer par un garçon ? D'autres épisodes du roman, mettant aux prises des chevaliers rompus aux armes et de téméraires jouvenceaux, portent à penser que non.

En soulignant cela, j'essaie de montrer comment *ce* récit, tout en considérant les métiers de combat comme masculins, ne semble pas s'émouvoir plus que de raison de les savoir exercés aussi par des femmes. Certes, au regard d'un discours normatif idéaliste sur l'égalité des genres, on pourrait en venir à considérer ces remarques comme sexistes ou injustifiées. Mais en évitant ce piège anachronique, il paraît clair que l'image populaire donnée ici des femmes musulmanes est loin de l'ostracisme les confinant dans une ignorance soumise et débilitante. Bien évidemment, il ne s'agit pas de tomber dans l'excès inverse. Je reviendrai dans la dernière partie à l'ambiguïté du discours de certains personnages masculins sur les personnages féminins dans *Sīrat Baybars*.

## 5. Les pécheresses (*al-ḥāṭi'āt*)

Les figures féminines examinées jusqu'ici entretenaient de diverses façons des liens avec le pouvoir que donnent la richesse, la force, la liberté de mouvement, la notoriété. Il s'agissait dans tous les cas de femmes aux mœurs irréprochables, y compris al-Ḥublā, quoique son fils soit réputé être le plus grand voyou du Caire. Je vais m'intéresser maintenant aux figures féminines présentées dans les trois premiers volumes du roman comme des femmes de mauvaise vie.

En choisissant d'intituler cette partie « Les pécheresses », reprenant le terme utilisé à leur propos dans le roman, j'ai voulu souligner deux points faussement contradictoires : dans le roman, les femmes qui ne mènent pas une vie de *muḥṣanāt* sont désignées comme n'ayant pas une vie recommandable (dans ce sens-là, elles sont jugées et stigmatisées), mais dans le même temps, il leur suffit de rentrer dans le droit chemin, de se repentir, pour éviter toute sanction (dans ce sens-là, leur faute est rachetée sans être punie, contrairement aux principes de la loi religieuse). D'ailleurs, la préférence donnée au terme *ḥāṭi'āt* sur celui, juridique, de *zāniyāt*, est significative : à

<sup>54</sup> Dans le roman, s'entend.

la différence du second terme, qui implique la mise à mort par lapidation, le premier laisse ici un espace de liberté dans le choix d'une sanction et de son application et préserve la possibilité d'un repentir.

Les pécheresses sont rares dans les trois volumes examinés, quoiqu'il paraisse peu probable que la suite du roman démente cette observation. Seuls deux exemples peuvent être relevés. Le second dans l'ordre du récit, le plus nuancé, concerne une almée qui revendique son statut de chanteuse et se définit comme n'étant pas semblable aux prostituées. Le premier, par lequel je vais commencer, désigne sans ambiguïté celles-ci :

Un jour, alors que [Baybarş] faisait sa ronde dans une rue, il vit une petite porte, derrière laquelle on entendait un vacarme. Il s'arrêta et dit à 'Uṭmān : « C'est quoi ce vacarme, ici ? » Il lui dit : « Soldat<sup>55</sup>, c'est la maison des filles (*ṣabāyā*) ». Baybarş dit : « C'est quoi ça, filles ? » Il lui dit : « C'est-à-dire l'endroit des pécheresses. » Baybarş dit : « Maintenant j'ai compris. Entre, va chercher le responsable<sup>56</sup> et rejoins-moi dans la salle des *zô'r*<sup>57</sup>. » 'Uṭmān dit : « À vos ordres ! »

[Le conteur] dit... 'Uṭmān pénétra dans la maison. Or, à cette époque-là, les pécheresses n'avaient pas de responsable mais elles avaient à leur tête une femme qui s'appelait 'Umm Ḥuḍr<sup>58</sup>. L'ancien gouverneur lui avait fixé une somme à payer, tous les mois un demi-quintal. Quand ce gouverneur avait été tué et que Baybarş avait pris sa place, il avait supprimé les voyous et les misérables du Caire de sorte que la source de revenu des filles s'était tarie d'autant que l'homme qui se faisait prendre se faisait pendre. Quand 'Uṭmān entra ce jour-là, 'Umm Ḥuḍr vint l'accueillir et lui dit : « Bienvenue, maître des brigands du Caire ! » Il lui dit : « Dis donc, 'Umm Ḥuḍr, c'est bizarre, l'ancien gouverneur, tous les mois, tu lui portais de l'argent, bizarre, ce soldat, tu n'es jamais allée chez lui. » Elle lui dit : « Ô 'Uṭmān, par le Mystère de la Dame [patronne du Caire], les filles font mal au cœur et certaines dorment sans dîner, d'où veux-tu que je prenne de l'argent ? Alors, d'où est-ce que je vais en donner à Baybarş ? Par le Prophète, je n'ai qu'un demi-quintal que j'ai économisé depuis longtemps ». Il lui dit : « D'accord, le soldat est passé par là et il m'a dit : "Va chercher la patronne et viens". Alors, lève-toi maintenant, viens avec moi, prends l'argent dont tu disposes, donne-le lui et dis-lui : "Si Allah le veut, le mois prochain je t'en donnerai davantage". » Elle dit : « À vos ordres. » Elle se leva, se voila, prit l'argent et partit avec 'Uṭmān jusqu'à la salle des *zô'r*. Elle avait l'habitude d'entrer régulièrement chez le gouverneur et ne le craignait pas. Quand elle entra ce jour-là chez Baybarş, ses jambes furent coupées tellement il en imposait. [...] Quand Baybarş la vit, il lui dit : « Approche par ici, femme. » Elle s'avança, le salua respectueusement et posa l'argent devant lui. Il lui dit : « Qu'est-ce que c'est ? » Elle lui dit : « Par Allah, ô Bey, pour le moment, c'est tout ce que j'ai. Le mois prochain, nous t'en donnerons davantage si Allah le veut. » 'Uṭmān lui dit : « Oui, soldat, c'est qu'elles n'ont pas eu beaucoup de boulot. » Baybarş rit et, ayant compris l'allusion, il dit à la femme : « Mère, toi, où trouves-tu l'argent ? » Elle lui dit : « O Bey, je le prends comme salaire aux filles. » Il lui dit : « Lève-toi, ma mère, lève-toi, prends ton argent, retourne chez les filles et dis-leur de se repentir, je donnerai à chacune d'elle cent piastres de pourboire et les marierai avec des hommes honnêtes. Quant à celle qui ne se repentira pas, je la noierai dans le fleuve. » Elle lui dit : « À vos ordres messire ! » [...] Elle retourna chez elle et soumit aux filles la proposition. Elles eurent tellement peur qu'elles y répondirent toutes favorablement et se repentirent. [Le conteur] dit... Elle revint et informa Baybarş. Il leur nomma un surveillant et se mit à les marier l'une après l'autre, jusqu'à les avoir toutes mariées. Et cela, chers amis, c'est quelque chose qui ne peut jamais

<sup>55</sup> 'Uṭmān s'adresse toujours à Baybarş en l'appelant ainsi.

<sup>56</sup> Baybarş utilise ici le terme *ṣūbāṣī* qui désigne le responsable d'une ferme, d'un enclos ou d'un point d'eau. Il adapte son vocabulaire au terme *ḥôṣ* utilisé par 'Uṭmān pour désigner la maison, ce terme désignant aussi une ferme ou un enclos.

<sup>57</sup> Terme qui désigne à la fois des hommes forts, braves et délinquants.

<sup>58</sup> Transcrit selon la prononciation en syro-libanais.

laisser place nette nulle part, surtout dans cette ville-là du Caire. Mais il y en eut bien moins que précédemment. (*SB*, 2, p. 39-40)

Il faut d'abord souligner l'ambiguïté des premiers propos de Baybarş : lui, le mamelouk pour qui l'arabe est une langue étrangère, ignore-t-il vraiment ce que veut dire *şabāyā* ou feint-il de l'ignorer pour signifier que *ces* filles sont une catégorie spécifique à ses yeux et que la désignation métonymique de la partie par le tout lui semble dans ce cas inacceptable ? Le futur sultan paraît ici bien naïf, comparé à son second, qui dans toute cette partie du roman ne semble rien ignorer ni des ruses des humains ni de leurs turpitudes. Plus généralement, le traitement de la prostitution dans ce récit est intéressant à plusieurs égards. Le passage décrit de manière lapidaire mais très réaliste la collusion entre pouvoir et milieux marginaux. Selon un usage aussi vieux que le plus vieux métier du monde, le prédécesseur de Baybarş laisse faire les prostituées en prélevant un bénéfice sur leurs rentrées d'argent. Source de revenus illicites pour un gouverneur malhonnête, les prostituées n'auraient pour clients que des mauvais garçons : ceux-ci ayant disparu des rues, elles se retrouvent sans travail. Entre le gouverneur corrompu et les filles, l'intermédiaire est une maquerelle, qui s'attendrit sur la pauvreté de ses protégées mais semble continuer à les pressurer, puisqu'elle parvient à faire malgré tout de substantielles économies. 'Umm Ḥuḍr emblématise d'ailleurs d'autres contradictions sociales : à tout moment, elle mêle à son discours des formules religieuses et paraît considérer son activité comme celle d'une honnête et tranquille femme d'affaires. Si elle craint Baybarş, il est à noter qu'il lui parle gentiment, l'appelant même deux fois « mère », comme un jeune homme bien élevé se doit de s'adresser à une femme plus âgée et respectable.

Sont à relever également les interventions du narrateur. Il précise d'abord que « à cette époque-là, les pécheresses n'avaient pas de responsable mais elles avaient à leur tête une femme ». L'absence d'un proxénète, qui contredit ce que décrivent par ailleurs d'autres textes classiques<sup>59</sup>, était nécessaire pour le déroulement de la narration : l'épisode survient au moment où Baybarş, nommé gouverneur du Caire, a entrepris de purifier la ville de toute déviance et, à cet effet, dans les deux pages précédant l'extrait, il a fait pendre, en quelques nuits, la plupart des voyous de la ville. Dans cette logique, si les filles avaient eu un souteneur, l'orientation de la narration aurait suivi le même pas et le récit de leur repentir n'aurait pu être abordé que par un artifice. Le narrateur souligne

---

<sup>59</sup> Rappelons, pour l'époque classique, la célèbre *Risāla fi al-qiyān* de Ġāhiz, mais aussi la présence dans le lexique de divers termes pour désigner ces protecteurs particuliers de la gent féminine.



ensuite que Baybars n'a pas pu éradiquer la prostitution mais seulement la faire diminuer, car c'est un fléau dont il est impossible de venir à bout.

Je me contenterai d'une dernière remarque : Baybars règle cette affaire en alternant *targīb* (incitation à faire le bien par la promesse d'une récompense) et *tarhīb* (incitation à fuir le mal par la menace d'un châtement), selon le principe coranique régulateur du '*amr bi-l-ma'rūf wa-l-nahī 'an al-munkar*' (Ordonner le convenable et interdire le blâmable).

L'histoire de l'almée Ḥaḡiḡ<sup>60</sup> se devait-elle d'être classée dans cette partie ? Oui, si l'on considère le point de vue de Baybars et le fait qu'elle se repent ; non, si l'on prend en compte les propos qui sont les siens sur sa profession et sa vie. Ḥaḡiḡ entre dans le récit, dans un épisode particulièrement complexe.

[Alors que Baybars et 'Uṭmān sont en embuscade, un bédouin s'approche. Quand 'Uṭmān l'avertit que la place est dangereuse, il affirme vouloir mourir. Baybars lui demande alors de raconter son histoire et le trouve spontanément sympathique. L'homme, qui se nomme Muḥammad, raconte. Baybars se rend compte qu'il s'agit de son frère de lait mais garde l'information secrète. Muḥammad dit être venu en Égypte sous prétexte de faire du commerce, dans le but de retrouver Maḥmūd/Baybars. Invité chez un homme qui a fait venir une almée pour agrémenter la soirée, Muḥammad s'en est épris, après s'être informé de ce qu'elle était :]

Je m'informais, moi, au sujet de cette femme ; si elle était une pécheresse. Ils me dirent : « Non, c'est une fille vierge qui vient d'une grande maison, en Égypte on l'appelle almée, à Damas chanteuse, à Alep poulette (*djōdja*) ; elle chante et danse, fait des choses plaisantes et agréables et agrmente la soirée ; puis, au matin, elle rentre chez elle. » Je demandais : « Quel est son nom ? » Ils me dirent : « Son nom est Ḥaḡiḡ. » (*SB*, 2, p. 82)

[Incapable de travailler tant il est amoureux, Muḥammad se ruine en entretenant Ḥaḡiḡ car il ne supporte plus que d'autres la voient. Quand il n'a plus rien, elle le prend à son service et reprend son métier. Il s'en trouve enchanté. Venus animer une noce chez le chef bédouin Ḥuḍr al-Baḥīrī, ils s'y trouvent bloqués, leur hôte ayant appris que Baybars s'apprête à l'attaquer. Ḥaḡiḡ envoie Muḥammad chercher quelques provisions. Comme il craint de périr, elle lui dit :]

« Et si tu mourrais pour moi, où serait le problème ? » Je lui dis : « Il n'y en aurait pas. » Mais je me dis en moi-même : « C'est donc ainsi que ça doit finir, Muḥammad ! Allah maudisse la passion, elle jette les humains dans de tels dangers ! [...] La passion assassine celui qui l'éprouve. Je me suis dit ensuite : [...] Laisse l'émir Baybars te voir et te tuer et finis-en avec cette vie » (*SB*, 2, p. 84)

[Déterminé à vaincre Ḥuḍr, à faire se repentir Ḥaḡiḡ et à la donner en mariage à son frère de lait, Baybars prépare un traquenard. À cet effet, il adresse un courrier à l'almée, dans lequel il lui indique à quelle heure il attaquera, lui promettant une forte récompense si elle l'aide ; ce qu'elle fera. Après la bataille, elle vient le congratuler et, probablement, recevoir sa récompense :]

[Baybars] lui dit : « Dame Ḥaḡiḡ, moi, quand j'étais au Caire, j'ai fait se repentir les filles et je les ai mariées. Bizarre que tu ne te sois pas repentie. » Elle lui dit : « Messire, je ne suis pas l'une d'entre elles. Elles, ce sont

<sup>60</sup> Ḥaḡiḡ est un nom collectif qui signifie littéralement « les pèlerins ». Cependant, seule une étude complète de l'onomastique dans le roman permettrait d'affirmer qu'elle aurait une fonction emblématique qui dépasserait largement son cas particulier ou celui de ses semblables.

des pécheresses. » Il lui dit : « Et toi, qu'es-tu donc ? » Elle lui dit : « Effendem, moi, je suis une fille vierge et fière, instruite, dont le métier est le chant, je ne suis pas une débauchée. » Il lui dit : « Tu dois te repentir et te marier. » Elle lui dit : « O Bey, moi, je ne me repentirai pas d'exercer mon métier, c'est mon art et ma fierté. » Baybarş réfléchit longuement, qu'allait-il pouvoir faire pour l'amener à se repentir ? [...] (*SB*, 2, p. 90-91)

[La solution viendra opportunément de 'Uṭmān. Épris depuis longtemps de l'almée, qui s'est toujours refusée à lui, refusant aussi d'aller chanter chez lui, il laisse entendre qu'il est prêt à « tenter sa chance » avec ses acolytes. Effrayée, Ḥaġġġ préférer sauver sa vertu en suivant les ordres de Baybarş plutôt que de se faire violer. Baybarş l'informe alors qu'il veut la marier à Muḥammad, ce qu'elle accepte.]

Malgré son rôle secondaire dans le roman, le personnage de Ḥaġġġ est particulièrement intéressant. Elle le dit elle-même : elle est fière de son métier et nul n'a de raison de douter de sa vertu. C'est, de tous les personnages féminins de ces trois volumes, celui qui se situe le plus explicitement à la frontière des codes et conventions sociales. Plus embarrassante que les prostituées qui sont explicitement dans la transgression de l'ordre moral, que les notables qui s'inscrivent explicitement dans les normes, elle se tient précisément à l'endroit où le système est confronté à ses propres limites. À l'évidence, la question posée par le comportement de Ḥaġġġ est celle que pose une femme qui, sans transgresser la loi religieuse, met en cause les usages. Car il n'est pas inutile de le rappeler, le Coran et les textes sacrés de l'Islam n'interdisent pas le chant, contrairement à ce qu'affirment certains<sup>61</sup>. Si, pour Baybarş, elle doit se repentir, il est le premier à voir qu'il ne dispose d'aucun moyen de l'y obliger. Seule la crainte de se trouver, bien malgré elle, propulsée hors de ses propres valeurs, par le viol, la conduira à se conformer à ce que l'on attend d'elle. Demeure un point obscur, les raisons qui motivent son attitude quelque peu cruelle à l'égard de Muḥammad.

Ḥaġġġ pourrait facilement servir d'icône à un discours soulignant le fait que c'est précisément son autonomie qui est visée et mise en cause, alors qu'elle n'enfreint aucune loi juridique ou morale. Une fois éliminée la question de la transgression et de l'ordre moral, pointe la question de l'abus de pouvoir décrétant que les femmes doivent, comme par nature, être sous tutelle. Cependant, force est de préciser aussitôt que rien ne permet de considérer l'exemple de Ḥaġġġ comme étant particulier à la culture arabo-musulmane. Les interrogations qu'elle suscite, pour sérieuses qu'elles sont, se posent toujours à l'heure actuelle dans toutes les sociétés du monde, et dans le droit et dans les faits.

---

<sup>61</sup> Cette licéité est affirmée par al-Ġazālī, dont on aurait quelque mal à contester et les connaissances religieuses et la rigueur morale, avant de proposer au titre de *bid'a ḥasana* sa prohibition du chant dans cinq cas (*Iḥyā' 'ulūm al-dīn*, vol. 2, p. 379 et s., Beyrouth, Damas, Dār al-Ḥayr, 1990).

## 6. Les épouses

Je désigne par « épouses », les figures féminines jouant dans le roman le rôle de femmes mariées au foyer. Parmi elles, il convient de réserver une place particulière à Tāğ Baḥt, l'épouse de Baybars. Les circonstances de leur rencontre, de leur mariage et l'histoire de la jeune fille ne nous intéresseront pas directement ici. Voyons plutôt ce qui se déroule dans la chambre nuptiale lors de la nuit de noces : Tāğ Baḥt demande à son époux de lui accorder la faveur de ne pas consommer son mariage (*SB*, 3, p. 150). Loin de se formaliser ou de se vexer, Baybars répond simplement :

Je n'ai pas d'objection, si c'est ce que tu veux, mais quelle en est la raison, pourquoi te refuses-tu à moi ?  
Seraient-ce que je ne te plais pas ? (*SB*, 3, p. 150)

Tāğ Baḥt explique alors, entre autres choses, qu'elle craint de voir Baybars, dans quelque temps, prendre de nouvelles épouses, notamment pour satisfaire ses futurs alliés. Il lui répond :

Puisque tu ne m'as pas trahi et que tu as choisi que je sois ton époux, moi, je jure sur ma tête et sur la tête de mon aïeul 'Ibrāhīm al-'Adham, vu que tu es d'un tempérament jaloux, que, pour toi, je ne monterai plus jamais de jument et que toutes les femmes me seront désormais interdites, toi excepté. (*SB*, 3, p. 151)

Passons sur la mise en relation malvenue des femmes et des juments (au demeurant nobles montures)<sup>62</sup>, qui n'atteste en somme que du machisme prévisible de Baybars, pour nous intéresser à la requête de l'épousée et à la réponse de l'époux. Ce passage, à l'évidence en écho avec celui opposant Šağarat al-Durr et 'Aybak, ne pourra prendre toute sa signification que dans des mises en perspective intra-textuelles dépassant le cadre de cet article ; il n'en est pas moins très instructif. À tout le moins, il donne une autre image (fut-elle de fiction) de la vie conjugale que celle limitée aux mariages forcés et aux viols conjugaux, rappelant notamment le droit des femmes à refuser au moment de leur mariage une ultérieure polygamie.

Tāğ Baḥt a choisi elle-même son époux et lui demande de la laisser disposer de son corps. Baybars accueille sereinement le refus de son épouse d'avoir des relations sexuelles et s'inquiète principalement de savoir s'il lui déplaît. Or, Baybars est, dans le roman, l'incarnation de la *doxa* sunnite. C'est donc que cette revendication ne contredit pas, à tout le moins dans le principe, la loi religieuse qu'il est si soucieux d'appliquer. Certes, l'obéissance des épouses à leurs époux est

---

<sup>62</sup> Dans un humour, peut-être aussi malvenu que la remarque de Baybars, je souligne ici la difficulté de trouver un ton susceptible de convenir au MLF sans attirer les foudres de la SPA... Plus sérieusement, mon propos n'est ni de bénir ni de maudire le machisme de Baybars, mais de montrer comment à l'intérieur de la société arabo-musulmane traditionnelle, le système de régulation des relations entre les hommes et les femmes est plus complexe et moins caricatural et ignoble qu'on tend de plus en plus à le présenter et représenter actuellement. Que le lecteur veuille bien me faire le crédit de penser que je ne choisis de poser les questions d'une manière un peu différente que dans l'intérêt qu'elles aient une chance de trouver de véritables réponses.

préconisée par le Coran. Cependant, plusieurs exégètes excluent de cette obéissance les relations sexuelles forcées. L'existence du *Ḥadīṭ* « Si un homme invite son épouse à partager sa couche et qu'elle refuse, les anges la maudiront jusqu'au matin » atteste que le principe de l'obéissance à l'époux n'est pas étendu à ce registre : l'affirmation de la malédiction confirme la possibilité du refus.

Tāḡ Baḥt n'est que l'une des épouses présentes dans le roman. À divers moments du récit, l'épouse d'un personnage fait une brève irruption dans le texte. On peut dire que, de manière générale, ces épouses jouent deux types de rôles et suscitent deux types de réactions. Leur premier rôle, positif, est celui de conseillères et confidentes de leurs époux. Sachant le plus souvent lire et écrire, capables de recevoir et de déchiffrer les messages venus du monde surnaturel, elles interprètent les événements et les orientent parfois. L'anonyme épouse d'un meunier de Damas ne passe dans le roman que le temps de faire parvenir à Baybars, qui se tient affamé et malade à la porte du *māristān*, une assiette de *kibbeh b-kišk*<sup>63</sup>. Aussitôt, les protecteurs de Baybars dans l'au-delà se montrent à elle pour bénir l'assiette. Plus haut, nous avons vu 'Aybak se tourner vers sa première femme quand ses hommes l'avaient rappelé à l'ordre et trouver auprès d'elle l'explication de ce qui lui arrivait et la meilleure façon d'y réagir, même s'il n'a pas su profiter de ses conseils. De même, lorsque le vizir Naḡm al-Dīn est envoyé à Damas, enquêter sur le comportement de sa belle-sœur Sitt al-Šām, il demande à son épouse de lire la lettre qui l'accuse et de lui donner son avis (*SB*, 1, p. 165-166). La femme devine qu'il s'agit d'une malveillance due à quelque ennemi jaloux mais préfère néanmoins, pour le cas où elle se serait trompée que son mari exécute sa sœur plutôt que de vivre dans la honte (*SB*, 1, p. 166). Le second rôle des épouses est négatif : leurs agissements mettent en péril la carrière, la réputation ou la vie de leurs époux. C'est le cas par exemple de la trop bavarde et naïve épouse de 'Alī 'Āgā al-Warrāq. Alors que son mari, ruiné, rentre chez lui penaud, à la faveur de la nuit, elle lui fait un accueil si bruyant qu'il en est bouleversé. Elle l'incite ensuite à sortir tenir compagnie à l'épicier qui va l'humilier et lui réclamer quelques pièces qu'il lui devait comme s'il s'agissait d'un trésor inestimable. Enfin, sortie vendre leurs derniers vêtements, elle se fait rouler par un voleur qui lui fait croire qu'il est un marchand et perd tout (*SB*, 1, p. 21-37). C'est

---

<sup>63</sup> Il est aussi intéressant qu'amusant de noter que Baybars réclame à une petite servante, trop effrayée par sa maîtresse pour pouvoir lui répondre, un peu de *kibbeh b-kišk*, plat du monde rural. Apitoyée, la femme du meunier, qui l'a entendu de sa fenêtre, entreprend de lui en cuisiner. Cependant, la liste des ingrédients mentionnés dans le texte porte à penser que cette citadine cuisine plutôt un *kibbeh b-labaniyyeh* (voir *SB*, 1, p. 59).

aussi le cas de 'Āyša al-Qar'a dont la grossièreté à l'égard de Sitt al-Šām a failli causer sa ruine et celle de son époux.

7. Souvent homme varie...

Lorsque la sœur de Sitt al-Šām apprend qu'elle est accusée de vivre en ménage avec son mamelouk, après avoir eu un instant de doute<sup>64</sup>, « elle découvrit sa poitrine, leva les yeux au ciel et dit : "Je demande à Allah [...] que quiconque nous a lancé cette accusation [...] ne meure qu'assassiné" » (*SB*, 1, p. 166). Et le conteur de commenter aussitôt : « C'est une femme, Allah répondra à sa requête et le vizir 'Īsā al-Nāṣir ne mourra pas autrement qu'assassiné » (*SB*, 1, p. 166). Loin des idées reçues, très en vogue actuellement, selon lesquelles le Dieu de l'Islam serait un Dieu particulièrement jaloux de l'ombre que lui font les femmes<sup>65</sup>, cette interprétation positive n'empêche pas les personnages masculins de tenir des propos différents, ailleurs dans le récit. Parfois, ces propos révèlent simplement l'incompréhension ou l'étonnement. Ainsi, lorsque Sitt al-Šām, lavée de tout soupçon, confie à son beau-frère un coffret en cadeau pour sa sœur, insistant pour qu'elle seule l'ouvre, l'homme s'étonne :

« Qu'est-ce que ça peut bien être, ce coffret, qu'elle veut que nous n'ouvrions pas et que seule sa sœur le fasse ? Elle m'a pourtant fait confiance pour tous ces cadeaux et pour celui-là [seulement] elle ne me fait pas confiance ! » Puis il se dit en lui-même : « Les femmes ont de bien curieuses façons ! » (*SB*, 1, p. 173)

L'incompréhension cède parfois le pas au dénigrement. Alors que le premier souci de 'Aḥmad Bāšā, en prenant Baybarṣ chez lui, avait été de faire plaisir à son épouse en lui procurant un nouveau domestique, son ton change quand il apprend qu'il risque la ruine parce qu'elle le bat et manque de respect à Sitt al-Šām. « J'ignorais qu'elle le maltraitait, cette maudite » (*SB*, 1, p. 70) dit-il à sa sœur pour se dédouaner. Quand il rentre chez lui pour prendre Baybarṣ et le conduire chez Sitt al-Šām, son épouse s'étonne :

« Où l'amènes-tu ? Il doit porter son [jeune] maître Bazāza ! » Il lui dit : « Tais-toi ignoble scélérate, tu veux m'apporter la ruine ? » (*SB*, 1, p. 70)

La rudesse du propos ne doit pas faire oublier que 'Aḥmad Bāšā n'est pas moins brutal avec l'épicier qui maltraitait 'Alī 'Āgā (*SB*, 1, p. 30), autrement dit qu'il n'est pas possible d'interpréter son revirement comme étant adressé en particulier à son épouse, sa hargne semblant destinée à tous ceux dont les comportements le choquent.

---

<sup>64</sup> Il a été indiqué plus haut qu'elle a demandé à son mari d'exécuter sa sœur, pour le cas hautement improbable à ses yeux, où l'accusation serait fondée.

Mais l'exemple le plus parlant de la complexité, voire de l'ambiguïté des relations de couple, est donné par 'Alī 'Āgā lui-même. Il m'a paru que le moyen le plus parlant pour mettre en lumière cette oscillation, en tant que telle, consistait à reproduire dans l'ordre de leur apparition dans le récit, les différentes répliques de ce personnage concernant spécifiquement son jugement sur son épouse, ou sur les femmes plus généralement, sans les mettre en contexte.

Je veux que tu te taises enfin ! Maudites soient les femmes, ce qu'elles sont bêtes ! Tu m'as déshonoré à force de hurler. Ouvre d'abord la porte, voit dans quel état revient ton bonhomme et ensuite hurle [de joie, s'il y a lieu] (*SB*, 1, p. 24)

Tu as fait une faute, femme, en lui parlant de moi, [...] un tel homme n'est pas fiable (*SB*, 1, p. 28)

'Alī 'Āgā gardait la tête basse tellement il avait honte des gens, ne parlant pas, ne prononçant pas un seul mot mais se disant en lui-même : « Voilà ce qui arrive à celui qui tient compte de ce que disent les femmes » (*SB*, 1, p. 29)

Il se dit en lui-même : Qu'Allah te bénisse ma femme et reconnaisse tes bienfaits ! Comment as-tu deviné que j'avais invité l'intendant du roi pour faire en sorte que nous le recevions aussi somptueusement ! (*SB*, 1, p. 35)

Les propos contradictoires de 'Alī 'Āgā illustrent la complexité d'une relation qui tente, tant bien que mal, de s'adapter aux circonstances. Il faut ajouter que le marchand ruiné et son épouse se soutiennent dans l'épreuve, se confient leurs pensées et leurs inquiétudes, se racontent leurs mésaventures. Le récit laisse à penser que leurs querelles tiennent moins à la nature de leur relation qu'aux difficultés matérielles auxquelles la pauvreté leur impose de faire face. D'ailleurs, leur histoire n'est pas sans avoir une morale un peu particulière et fort agréable : quand enfin la roue a tourné et que 'Alī 'Āgā a retrouvé sa fortune et son prestige, « il entra chez sa femme, se coucha cette nuit-là et trouva sa bonne fortune, car cela faisait quelque temps que son cœur était aveuglé [par les soucis], mais, cette nuit-là, il se rattrapa » (*SB*, 1, p. 37)

Reste à souhaiter à son épouse que cette bonne fortune fut partagée.

---

<sup>65</sup> Voir notamment à ce sujet tous les discours restreignant la *fitna* à la seule séduction des hommes par les femmes.